

LIBRARY
UNIVERSITY OF CALIFORNIA
DAVIS

Digitized by Google

NOUVELLES
POÉSIES

DE

MADAME BLANCHECOTTE

PARIS
PERROTIN, LIBRAIRE - ÉDITEUR

41, RUE FONTAINE-MOLIÈRE, 41

1861

NOUVELLES POÉSIES

DU MÊME AUTEUR

RÊVES ET RÉALITÉS

DEUXIÈME ÉDITION

Ledoyen, éditeur, Palais-Royal.

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ENFURTH, 1.

NOUVELLES
POÉSIES

DE

MADAME BLANCHECOTTE

PARIS
PERROTIN, LIBRAIRE-ÉDITEUR
41, RUE FONTAINE-MOLIÈRE, 41

1861

PRÉFACE

Désert du cœur, en ces longues soirées
Qu'automne amène à notre hiver sans fleur,
Que vous avez de peines ignorées,
De sourds appels, de plaintes égarées,
Désert du cœur !

SAINTE-BEUVE.

• We return! — we return! — we return no more!
So breathe sad voices our esprits o'er;
Murmuring up from the depths of the heart,
Where lovely things with their light depart:
And the inborn sound hath a prophet's tone,
And we feel that a joy is forever gone.

FELICIA HEMANS.

— Paris, jour des Morts, 2 novembre 1860. —

Voici l'hiver, c'est-à-dire les tristesses des jours brumeux, les mystérieux appels du vent qui passe; voici les longues soirées frissonnantes, hantées par les souve-

*

nirs qui se dressent comme des fantômes, et où les voix de ceux qui ne sont plus se font entendre dans le silence des nuits. Quoi de plus à propos pour des vers qui sont de la douleur chantée ?

Des vers ! A quoi bon ? dira la critique. — En effet, à quoi bon ? Semblables aux morts de Burger, les vivants vont vite ; ce n'est pas le rêve qu'il leur faut, mais l'action et la prompte jouissance. Des vers ! qui peut songer à en lire ? et qui peut être assez rétrospectif pour en faire ? Eh bien, il y a encore de ces attardés-là parmi nous. C'est à ce petit nombre, à ces inutiles selon le siècle que je m'adresse ; et c'est avec eux que nous allons distraire des heures occupées quelques rares minutes pour le cœur.

Et d'abord, le sentiment de la poésie peut-il mourir ? On en a perdu le goût, soit : tant pis pour notre temps ! Mais la poésie, comme la nature, comme l'art, comme le beau, comme tout ce qui fait palpiter l'esprit, épris de l'impossible, et malade du mal de l'infini, la poésie est immortelle et règne autour de nous et en nous. Tant que l'âme de l'homme sera susceptible de passion, d'idéal, de dévouement, d'émotion libre, fière, indépendante des petits intérêts qui passent ; tant qu'un cri d'espérance ou de douleur pourra s'en échapper, non, il ne sera pas permis de dire : La poésie est morte !

Chantons toujours ! Dût notre voix s'éteindre dans notre propre écho, imitons l'oiseau solitaire ! L'oiseau

des ruines n'a pas besoin d'auditoire, et celui-là est peu digne du don de Dieu, qui brise son instrument parce que sa musique n'est pas écoutée.

Et puis, il est encore de douces âmes qui nous comprennent, qui viennent à nous, qui nous répondent, âmes souffrantes sur qui nos larmes tombent comme une rosée, et qui sont elles-mêmes la récompense du poète. Pleurons pour ceux qui pleurent !

J'ai connu (si l'on peut parler de soi) ces consolations inattendues de la poésie. Mon premier petit livre : *Rêves et Réalités*, a obtenu (je le dis avec reconnaissance) un bienveillant et sympathique accueil. Avant de me recommander de nouveau à votre indulgence, ô maîtres de la littérature ! laissez-moi vous remercier des encouragements que vous m'avez accordés. Ces précieux témoignages m'ont soutenue dans les épreuves de ma vie difficile et trop positive, lutte perpétuelle entre les laborieuses obligations à remplir et le rêve à refouler. Puissiez-vous me tenir compte encore de ces circonstances pénibles, et vous les rappeler en lisant mes vers, auxquels le travail, le loisir et l'étude ont toujours manqué !

Laissez-moi vous remercier et vous nommer aussi, monsieur et cher éditeur, à qui me rattache la belle mémoire de notre vieil ami Béranger. Votre cœur est resté fidèle à ce cœur grand et bon, à cette âme droite, intègre, patriotique, généreuse et désintéressée s'il en

fut. En souvenir de ce noble poète de la France oubliée, vous avez bien voulu patronner mes vers et leur prêter la consécration de votre nom : vous me donnez confiance, et je sens que vous me porterez bonheur.

A. M. BLANCHECOTTE.

IMPRESSIONS DE LA MER

LES AMES

SOUVENIR DE SAINT-MALO

A M. FRANÇOIS DELSARTE

I

C'est la nuit, morne, austère, sombre;
L'immense brume des cieux lourds
Étend sur mer son manteau d'ombre;
De légers refoulements sourds
Tordent seuls le pli creux des vagues :
C'est le calme des hauts déserts ;
Les goëlands fendent les airs
Avec des cris aigus et vagues.

Pleins silences pesant sur nous,
Quels orages renfermez-vous ?

II

Mais une plainte inénarrable
Surgit des profondeurs des eaux,
Un ouragan épouvantable
Entre-choque et renfle les flots.
Cieux et mers s'entr'ouvrent ; tout tremble ;
La nature entière frémit ;
On dirait le chaos ; il semble
Que ce vaste monde finit.

Gros des rumeurs de la tourmente,
Le vent se roule et se lamente.

III

Celui qui veille cette nuit,
S'il est un seul mortel qui l'ose,
Se sent enveloppé de bruit,
Et son cœur se métamorphose.
Le vent lui livre son secret,
Le monde réel disparaît ;
Dans le gémissement des lames
Il entend soupirer des âmes.

Des craquements désespérés
Ébranlent les rocs déchirés.

IV

« Nous pleurons avec vous, nos frères;
« Nous pleurons sur vous, exilés, »
Disent les âmes solitaires
De ceux qui se sont en allés.
« Nous avons passé par ce monde,
« Et nous y revenons gémir,
« Afin qu'à vos douleurs réponde
« L'écho sacré du souvenir. »

Ames errantes revenues,
Vous êtes-vous donc souvenues ?

V

« Ce monde est rude, il est mauvais,
« N'y laissez pas trainer vos chaînes;
« Secónez-les, secouez-les !
« Les liens du cœur font les peines.
« Pour arriver aux jours meilleurs,
« Suivez notre cortége d'ombres :
« Nous avons passé sur nos cœurs
« Comme on passe sur des décombres. »

Sur l'immense ligne des flots
Courant et grondent des sanglots.

VI

« Du lit froid de nos tombeaux blêmes
 « Nous sentons chacun de vos coups;
 « Mais, en venant pleurer sur vous,
 « Nous pleurons encor sur nous-mêmes !
 « Avant de pouvoir en mourir,
 « Ames sœurs qui nous restez chères,
 « Nous avons connu vos misères :
 « Il nous semble encore en souffrir. »

D'ardents sillonnements funèbres
 Percent seuls l'horreur des ténèbres.

VII

« Dans le *Dies iræ* des mers,
 « Quand les profondeurs des cieus tremblent,
 « Ce sont nos voix qui se rassemblent
 « Et gémissent au sein des airs.
 « Par les grands vents, les nuits plaintives,
 « Sur les rivages débordés,
 « C'est bien nous que vous entendez,
 « O vous, âmes contemplatives ! »

Vents des mers, sinistres accords,
 Laissez longtemps parler les morts !

RETOUR DE PÊCHEURS

I

LES UNS

Nous voici, nous sommes rentrés,
Voici nos barques réparées.
Vous qui nous aimez, accourez,
Venez fêter nos bienvenues!
Nous apportons pour nos enfants,
Pour nos femmes et pour nos mères,
Le bonheur et de joyeux chants :
Les vents nous ont été prospères.

De bien loin saluant le port,
Nous vous appelions tous et toutes,
Chers absents du marin à bord !
Sur l'Océan aux sombres routes
Vos noms, qui remplissaient nos cœurs,
Illuminaient nos solitudes.
Nous voici tous; mêlons en chœurs
Vos voix douces et nos voix rudes.

1.

Et toi, mer au léger roulis,
Mer clémente, qui nous ramènes
Sur tes larges flots assouplis,
Triomphants dans nos barques pleines,
Reprends nos filets redressés,
Nous te reviendrons tout à l'heure :
Après nos enfants embrassés,
Il nous faut la mer pour demeure.

II

LA VOIX DES AUTRES

« Et nous aussi, nous revoyions
« Le port et ses rouges lumières ;
« Et nous aussi, nous entendions
« De loin nos femmes et nos mères.
« Nos chants couraient à pleine voix
« Rejoindre ces voix retrouvées ;
« Maintenant, au pied de la croix,
« Ce sont des plaintes étouffées.

« Le flot qui vous a rapportés
« A retourné nos barques frêles ;
« Et le vent dit, à nos côtés,
« Ses grandes plaintes éternelles.
« En proie aux longues nuits sans fin,
« Roulés sous l'onde mugissante,

« Dans nos mémoires de marin
« Nous pleurons la patrie absente.

« Sous d'autres cieus déserts et morts,
« Nous avons découvert des îles ;
« Et nous rapportions des trésors
« Aux brillantes filles des villes.
« Pour nos longs soirs de coin du feu
« Que de lointains récits à faire !
« Ce n'est plus le temps ! Priez Dieu
« Pour nous près de votre calvaire ! »

SOUVENIR D'OSTENDE

Souvent, à l'heure où tout repose,
Où l'âme enfin peut être à soi,
Seule et rouvrant ma porte close,
O mer ! je suis venue à toi.

Le vent soufflait dans la nuit sombre ;
Le flot grondait sinistrement ;
Nul être humain, hormis mon ombre,
N'affrontait ce déchainement.

J'aimais la tourmente orageuse !
Assise au bord sur un débris,
J'aimais, ô mèn tumultueuse !
Tes rumeurs qui semblent des cris.

Malgré mon isolement morne,
Et les flots jusqu'à moi lancés,
Jamais, devant la mer sans borne,
Jamais je n'ai dit : C'est assez !

Non, tonnez, ô vents ! ô tempêtes !
Nuit, épaissez ta profondeur !
Redoublez ! Le bruit que vous faites
Assourdit le bruit de mon cœur.

APPARITION

Au bord des mers l'avez-vous vue,
Comme un fantôme pâle et doux,
Dans le silence, et près de vous
Passer, sans être reconnue ?
Au bord des mers l'avez-vous vue ?

Ses pas sont lents et cadencés;
Les mains en croix sur sa ceinture,
Elle erre seule à l'aventuré :
Sous son voile, et les yeux baissés,
Ses pas sont lents et cadencés.

Où va-t-elle par les nuits noires,
Si près des flots envahissants,
Qui traînent dans leurs plis puissants
Des victimes expiatoires?
Où va-t-elle par les nuits noires?

Que voit-elle sous les cieus morts?
Sait-elle à travers sa pensée
La trace, pour tous effacée,
D'un navire sur d'autres bords?
Que voit-elle sous les cieus morts?

Partout, à l'horizon plein d'ombre,
L'ouragan mêle ses échos
Aux détonations des flots :
C'est la mer et son lointain sombre,
Partout, à l'horizon plein d'ombre.

Quel rêve vient-elle étouffer
Aux clameurs des vents sur sa tête?
De quelle autre rude tempête
Veut-elle en son cœur triompher?
Quel rêve vient-elle étouffer?

Ah ! laissez-la souffrir à l'aise !
 Quel que soit le nom de son mal,
 Elle porte un secret fatal :
 Au bruit des flots sur la falaise,
 Ah ! laissez-la souffrir à l'aise !

Il faut étrangement souffrir
 Pour demeurer sans épouvante
 Face à face avec la tourmente,
 Où l'on peut sombrer et périr :
 Il faut étrangement souffrir.

Laissez Dieu parler à son âme !
 Dans ce solennel entretien
 Les grandes voix des mers font bien :
 Allez en paix, ô jeune femme !
 Laissez Dieu parler à son âme !

Ses sanglots ne s'entendront pas.
 Peut-être, au milieu des rafales,
 Elle évoque, par intervalles,
 Un nom cher, appelé tout bas :
 Ses sanglots ne s'entendront pas.

Au bord des mers l'avez-vous vue,
 Comme un fantôme pâle et doux,
 Dans le silence, et près de vous
 Passer, sans être reconnue ?
 Au bord des mers l'avez-vous vue ?

PROMENADE EN MER

J'ai sur ton bleu miroir réfléchi ma tristesse;
Tu m'as portée, ô mer! sur ta vague aux longs plis.
J'ai respiré ta brise ainsi qu'une caresse,
Et j'ai chanté mon rêve au gré de ton roulis.

Tu m'as fait pressentir l'éternité future
Avec ton mouvement toujours recommencé;
Les deux bras enlacés à la frêle mâtüre,
Je t'ai livré mon être, et ton flot l'a bercé.

L'infini sous mes pieds, l'infini sur ma tête,
J'ai sondé du regard la profondeur des cieux;
J'ai senti leur empire où le nôtre s'arrête,
Et le calme est venu sur mon front soucieux.

O paix des hautes mers, sérénité sacrée,
Tu nous endors le cœur en l'imprégnant d'oubli;
Quand l'âme avec Dieu même un jour s'est mesurée,
Ce qu'elle avait d'humain retombe enseveli.

Le soleil se brisait en lueurs détachées,
Illuminant au loin l'horizon d'un bleu noir;
Nos barques ondulaient légèrement penchées,
Et la mer assouplie était superbe à voir.

AU LARGE!

Oh! sur la grande mer qui roule,
Là-bas, là-bas, au bord des cieux,
Creusons un sillage écumeux :
Là-bas, là-bas, suivons la houle.

Autour de nous laissons courir
La bise, au bruit des flots mêlée;
Le long de notre barque ailée,
Laissons les vagues s'entr'ouvrir.

Au large! au large! le silence
S'emplit de lointaines rumeurs;
La nuit s'épaissit de vapeurs,
Tout est noir sous l'espace immense.

Des fanaux rouges et mouvants
A l'horizon vacillent sombres;

Et puis ce sont de larges ombres,
Des bruits de voiles sous les vents.

Au large dans nos barques frères!
Poursuivons les rumeurs des airs :
C'est l'heure où sur les flots déserts
Passent des voix surnaturelles!

ROULEMENT DES FLOTS

LION-SUR-MER

Roule, Océan superbe, Océan sombre, roule!
Ta vague crénelée, aux longs replis de houle,
Là-bas, là-bas mugit en bataillons serrés,
Et serpente, et se dresse en bonds désespérés.
Roule retentissant, mêle ton bruit sauvage
Au bruit des vents aigus qui sifflent sur la plage.
Le ciel est noir, l'abîme est noir, le vent est noir,
Noir est l'esprit ardent qui veille et qui veut voir,
Noirs les esquifs légers errants sous ton caprice,
Formidable élément de Dieu même complice.
Tu contiens sa puissance et dis sa volonté,

Et c'est par son frein seul qu'on te voit arrêté.
Roule dévastateur et grossissant tes ondes
Des débris arrachés à l'un et l'autre mondes ;
Demain, quand le reflux découvrira tes bords,
L'homme verra venir jusqu'à ses pieds des morts ;
C'étaient de gais marins partis pour les conquêtes,
Et trahis par les vents et les rudes tempêtes ;
Mutiléments hideux, restes défigurés,
Depuis longtemps perdus, depuis longtemps pleurés.
Qu'importe ? un second flux peut les jeter encore
De l'aurore au couchant, du couchant à l'aurore ;
Et le sourd roulement des flots précipités
Couvre le roulement des débris remportés.
O mer ! ta raillerie est farouche et cruelle,
Et tu restes pourtant éternellement belle ;
Et l'homme le plus fier, le plus audacieux,
Sent fléchir devant toi ses genoux orgueilleux.
Qu'on te voie imposante, et colère, et terrible,
Ou qu'on te voie en paix, calme et presque insensible,
Devant la majesté d'un spectacle si grand,
Nul homme fait de Dieu ne reste indifférent.
Reçois donc mon hommage, Océan irascible,
Impassible à nos chants, à nos pleurs impassible !
Ce soir la mer est grosse, on la voit s'entr'ouvrir
A chaque explosion que l'on entend courir ;
Le tourbillonnement des vagues au rivage
Lance une écume, au loin, qui jaillit sur la plage,
Et bientôt, épaissie en flocons argentés,
Forme un effet de neige aux sinistres clartés.

C'est grand, c'est sombre et beau ! les humaines pensées
Sous ces convulsions se taisent terrassées.
Roule, Océan funèbre, et redouble ton bruit.
L'espace t'appartient : roule toute la nuit.

L'Océan a roulé sa lame grossissante;
Et, là-bas, englouti sous l'onde mugissante,
Un esquif a sombré, lançant ses matelots
Du haut de l'ouragan aux profondeurs des flots.
Plus encor que pour ceux perdus sous la tempête,
Priez pour l'orphelin qui va baissant la tête !

SOUVENIR D'ÉTRETAT

O mer ! je viens encor, fidèle à ton murmure.
Me voici, me voici, prends ton enfant blessé.
La fureur de tes flots soulevés est moins dure
Que le vent de malheur dont j'ai le cœur lassé.

O bonheur de sentir tant de nuit sur ma tête,
Tant d'infini silence et tant d'oubli profond,
Et de pouvoir errer sans que rien ne m'arrête,
La mer, l'immense mer, pour paysage au fond !

Vous m'apaisez le cœur, esprit des solitudes !
Sans me ressouvenir, ici je puis rêver ;
Ici, libre du monde et de ses servitudes,
Que ne puis-je de moi pour jamais me sauver !

Gardez-moi, ciel brumeux, horizon pacifique !
Laisse-moi vivre, ô mer ! et mourir près de toi !
Nuit calme, sans étoile, ô nuit mélancolique !
Éternise ton ombre et répands-la sur moi !

NOÉMI

LA TEMPÊTE

I

Le jour est terne et bas, un orage s'apprête ;
L'horizon s'épaissit ; les nuages pressés
S'amoncellent partout ; les vents sifflent glacés ;
Les flots hurlent entre eux, fouettés par la tempête.
La plage est désertée : on est sous l'ouragan
Renversé. Je suis seule en haut de l'estacade,
Et j'écoute, adossée au tronc d'un cabestan,
L'entrechoquement sourd des navires en rade.

Le ciel est noir, et la foudre est dans l'air :
Priez pour ceux qui sont en mer !

II

Je veux rester battue ainsi des flots qui montent.
O John ! parti si loin, ô John ! où donc es-tu ?
As-tu gagné le port enfin ? m'es-tu rendu ?
J'attends que les clameurs des éléments se domptent ;
Mon cœur défaille en moi, mon cœur est en débris ;
Je sonde en frémissant l'Océan implacable ;
Je veux aussi périr en mer, si tu péris :
Nos deux corps rassemblés rouleront sur le sable.

Le ciel est noir, et la foudre est dans l'air :
Priez pour ceux qui sont en mer !

III

Jeune et hardi pêcheur, libre fils de la côte,
O John ! te souviens-tu que j'aimais comme toi,
Enfant, à braver l'onde, à bondir sans effroi
Sur nos glissants écueils quand la mer était haute ?
Souvent tu m'emportais dans ton canot luisant,
Nous allions tous les deux courir une bordée ;
Je t'admirais autant que je t'aime à présent !
On te disait : Courage ! et moi, j'étais grondée !

Le ciel est noir, et la foudre est dans l'air :
 Priez pour ceux qui sont en mer!

IV

Je te revois encor, calme, fier, impassible;
 Tes grands yeux, bleus et purs comme un ciel étoilé,
 Répandaient un regard dont le mien fut troublé,
 Et j'appuyai mon cœur contre ton cœur paisible.
 Quand tu partais le soir, je suivais, à l'écart,
 De ton rouge fanal la lueur vacillante ;
 Je restais là, bien qu'il fit froid, bien qu'il fût tard,
 Et j'écoutais longtemps ta chanson grave et lente.

Le ciel est noir, et la foudre est dans l'air :
 Priez pour ceux qui sont en mer!

V

Oh! que longue est l'absence! oh! qu'affreuse est l'attente!
 Songes-tu quelquefois, ô John! mon doux ami,
 A ton épouse en deuil, ta triste Noémi,
 Dont l'âme vole à toi, meurtrie et palpitante?
 Tes deux petits enfants tout blonds entre les bras,
 Elle erre, elle va voir si quelque barque arrive,
 Elle demande à tous si tu ne reviens pas,
 Et ses jours désolés se passent sur la rive.

Le ciel est noir, et la foudre est dans l'air :
Priez pour ceux qui sont en mer !

VI

O vents, ô flots, ô nuit, retentissant tonnerre,
Quelque lointain navire est peut-être en péril !
John, le hardi pêcheur, John, hélas ! revient-il ?
Si ses petits enfants déjà n'ont plus de père,
On les verra bientôt doublement orphelins :
Noémi s'abandonne à de sinistres rêves !...
Tes abîmes profonds sans lui sont assez pleins :
Pitié, sombre Océan, pour un fils de tes grèves !

Le ciel est noir, et la foudre est dans l'air :
Priez pour ceux qui sont en mer !

POÈMES

HEURES DE NUIT

Elle est seule, elle est pâle et pensive ; elle rêve ;
L'un de ses deux bras penche, et l'autre se relève
Et s'appuie à son cœur comme pour l'apaiser.
Son vague et lent regard erre sans se poser.
Absente d'elle-même et poursuivant un songe,
Elle écoute tinter l'heure qui se prolonge
Au milieu du profond silence et de la nuit.
L'heure ! dit-elle, l'heure ! et ce grave et long bruit
Résonne et vibre en elle et lui semble un glas sombre ;
La vision des jours passés revêt dans l'ombre
La forme et la couleur et l'accent d'autrefois ;
Et la rêveuse entend distinctement des voix
Qui viennent lui chanter ou lui pleurer dans l'âme
Ses propres souvenirs, joie ou douleur de femme !
Le silence s'emplit de fantômes vivants.
Les voilà tous, bien tous, les vieux et les enfants ;
Elle revit sa vie et redevient petite ;

Et ses deux bras ouverts qui se sont tendus vite
 Ont voulu ressaisir deux fantômes aimés ;
 Mais tous les deux ont fui : ses bras se sont fermés.

— L'heure sonne ! —

Où sont-ils? où sont-ils? se dit-elle;
 Voici le vieux manoir et la vieille tourelle,
 Voici les grands bois verts, la pelouse et l'étang ;
 Où donc mon petit frère Edmond, qui m'aimait tant,
 Lui qui se retenait d'une main à ma mère,
 Tandis que je suivais de loin avec mon père?

Comme le vent qui passe à travers les cyprès,
 Une brise de nuit vint l'effleurer tout près.

Les heures aux heures liées
 Sonnent un fantastique appel
 Aux visions multipliées,
 Et le rêve devient réel.

— L'heure sonne ! —

Ah ! c'est moi, c'est bien moi l'orpheline;
 C'est ma robe à longs plis de blanche mousseline ;
 C'est bien là le hameau, c'est bien là le couvent,
 La cloche qui jetait des sons plaintifs au vent,
 Notre autel décoré des fleurs de la campagne...
 Mais où donc est Clara, ma bien chère compagne ?
 Je la cherche et l'appelle, elle ne revient pas.

Et pourtant il me semble entendre encor ses pas ;
J'entends sa voix chanter parmi des chœurs étranges...

Un écho répondit : — Elle est où sont les anges !

Et le rêve devient réel :
Les heures aux heures liées
Sonnent un fantastique appel
Aux visions multipliées.

— L'heure sonne ! —

Oh ! passez, passez, vous faites mal,
Rêve tant caressé qui me fûtes fatal !
O jeunes visions, crédulités divines,
Fleurs qui restez encor sur mon âme en ruines,
Disparaissez ! j'ai trop souffert ; je ne veux plus
De cet âpre parfum de mes jours révolus.
Clair printemps, frais éveil de mes ivresses saintes,
Voilez-vous ! j'ai mon âme et ma pensée éteintes :
Je ne veux plus savoir si j'ai compris les cieux,
Je suis morte à moi-même, et j'ai fermé les yeux !

Une ardente harmonie emplit l'air autour d'elle :
« Comme le souvenir ton âme est immortelle ! »

L'heure ranime les chants clairs
Que murmuraient les rêveries ;
On dirait les rumeurs des mers
Et les brises dans les prairies.

— L'heure sonne ! —

C'est lui ! c'est bien : j'ai pardonné !
 J'ai répandu mon cœur et je l'ai tout donné ;
 Je ne l'ai pas repris ; j'ai su mesurer même
 Une clémence égale à cet amour suprême ;
 Mais mon vœu, mon seul vœu, n'a pas été rempli :
 J'ai trouvé le pardon, mais non trouvé l'oubli.
 Oh ! ne murmurez pas, fantômes, passez vite !
 Ne dites pas son nom ; mon cœur encor l'évite.
 Il pourrait éclater, mon cœur inapaisé...
 Passez, ô vous que j'aime, et qui l'avez brisé !

Un ricanement aigre interrompit les larmes :
 « Le plaisir, autrement que l'amour, a des charmes ! »

Et l'heure impitoyablement
 Rappelle l'heure ineffacée
 Où, pâle au moindre mouvement,
 Elle attendait, pauvre insensée !

— L'heure sonne ! —

Il est tard ! J'ai vécu ; le passé
 Me semble un lointain vague à peine retracé.
 Je ne me reconnais plus guère dans mon ombre ;
 Et des ans disparus à peine un petit nombre
 Se relie au présent qui va bientôt finir :
 Heures de mon passé, sonnez-moi l'avenir !
 Inexorablement le temps marche et remmène
 Le cortège de faits qui sont la vie humaine ;

Inexorablement l'heure compte nos jours ;
 Que ce soit joie ou peine, elle sonne toujours.
 — Souvenez-vous de Dieu, souvenez-vous ! dit l'heure ;
 L'homme passe ; le temps passe ; Dieu seul demeure ;
 C'est pour se retrouver qu'on veut se souvenir...

Heures de mon passé, sonnez-moi l'avenir !

Les heures aux heures semblables
 Lentement sonnent devant Dieu
 Les tristesses inguérissables,
 L'oubli, la trahison, l'adieu !

— L'heure sonne ! —

C'est bien un glas qui se répète :

Apprêtez-vous, dit-il, car l'heure est déjà prête ;
 Elle a marqué la vie, et vient marquer la mort.
 Hier jeune, hier svelte et luttant sans effort,
 Me voilà vieille et faible et sans secours et lasse
 Et seule. J'ai besoin d'une dernière place,
 D'un suprême repos où se taise mon cœur,
 Mon cœur demeuré jeune, ainsi que ma douleur !
 Bien plus que par la mort dès longtemps séparée
 De tous ceux que j'aimais..... je suis bien préparée !
 Adieu, soleil d'automne, ami fidèle et doux :
 Fantômes qui fuyez, je vous rejoindrai tous !

Elle n'entendra plus bientôt l'heure qui tombe :
 Le vent seul sifflera strident sur une tombe.

ELLE

*Elle ! ce nom vous nomme toutes,
O femmes, ô vous, cœurs brisés,
Qui dans l'ombre, gouttes à gouttes,
Versez des pleurs que vous taisez.
Vous qui renfermez dans vos âmes
L'inguérissable et lent regret,
J'ai dit vos tristesses, ô femmes !
Ces secrets sont votre secret.
Tour à tour dans votre sourire,
Dans votre son de voix amer,
Dans votre regard j'ai pu lire
Tout un passé sinistre et cher.
Ce n'est pas l'une plus que l'autre
Qu'en mes chants j'ai voulu nommer ;
Mais cette histoire est bien la vôtre,
Vous qui sîtes le mal d'aimer !*

I

Si tu l'aimais, pourquoi l'avoir trahie ?
Si tu ne l'aimais pas, pourquoi feindre l'amour ?

Pourquoi prendre cette âme et prendre cette vie,
Pourquoi prendre ce cœur sans le tien en retour?

Si tu l'aimais, pourquoi rester loin d'elle ?
Si tu ne l'aimais pas, pourquoi cet air jaloux ?
Pourquoi ce doute auprès de son amour fidèle,
Pourquoi toujours la crainte et l'offense entre vous ?

Si tu l'aimais, pourquoi ne rien comprendre ?
Si tu ne l'aimais pas, pourquoi tant l'éviter ?
Pourquoi, si devant toi son nom se fait entendre,
Pourquoi cette pâleur et pourquoi t'attrister ?

Si tu l'aimais, pourquoi ce long silence ?
Si tu ne l'aimais pas, pourquoi la tant haïr ?
Pourquoi tout préférer à son indifférence,
Pourquoi défigurer ainsi ton souvenir ?

Non ! tu ne fus qu'ingrat, tu n'es pas infidèle ;
Tu ne l'aimas jamais, toi qui fus adoré !
Tu compris quel bonheur c'était d'être aimé d'elle,
Et tu brisas la fleur, le parfum respiré.

II

Je ne leur dirai plus ton nom, qui me fait mal ;
Si parfois devant moi le dit l'indifférence,
Je me détournerai, de peur qu'un mot fatal
Ne mette sur la trace, hélas ! de ma souffrance.

Je ne passerai plus aux lieux où je t'ai vu,
De peur que le hasard, te jetant sur ma route,
Ne rouvre une douleur en mon cœur éperdu
Et n'ébranle à jamais l'âme qui te redoute.

Je remplirai de bruit, de peur d'y trop songer,
Je remplirai de bruit l'heure silencieuse
Où j'écoutais de loin venir ton pas léger,
Tandis que s'élançait vers toi mon âme heureuse.

Le hasard est cruel; et parfois en chemin
Je me trouve heurter quelqu'un qui te ressemble;
C'est presque ton regard, presque ta voix; il semble
Que tu vas me sourire et me tendre la main.

Plein de la vraie image, alors tout mon cœur bat;
Il semble que je vais ressaisir ta présence:
L'amour et la fierté se livrent un combat,
Je revis en arrière et j'efface l'absence.

Eh bien, j'ai peur de moi, de ce mal qui revient;
Il me faut éviter ces images trompeuses;
Le choc est trop funeste au cœur qui se souvient;
J'y sens trop déborder les larmes douloureuses.

Je ne leur dirai plus ton nom, qu'il faut haïr;
Tandis que dans mon sein le souvenir me broie,
Tandis que je me sens sous le regret mourir,
Infidèle et brillant, l'ingrat vit dans la joie!

III

Eh bien, si, j'aime mieux souffrir et puis l'entendre,
Ton nom ! Qu'on le redise et sans cesse et toujours !
Je me rappellerai le passé qui fut tendre,
J'oublierai quelle nuit a suivi mes beaux jours.

Oui, je veux bien passer où tu passes peut-être ;
Si je te vois de loin, je te regarderai,
Heureux au bras d'une autre et sans me reconnaître...
Tu ne me verras pas ; mais moi, je te verrai.

Te revoir ! se peut-il qu'un jour je te revoie ?
Te revoir ! le pourrai-je un jour sans me trahir ?
Toi qui m'as pris ma paix et qui m'as pris ma joie,
Puis-je t'aimer encor ? ne puis-je te haïr ?

Si je surprends un mot, un doux mot au passage,
Je fermerai les yeux et rouvrirai mon cœur :
J'emporterai le son tout en fuyant l'image,
Et j'en croirai ma joie et non pas ma douleur.

Je t'aime et je te hais, je te fuis et t'appelle ;
Cette heure enchantresse où tu venais à moi,
Cette heure à s'écouler est une heure éternelle !
Et plus remplie encor de ton nom et de toi.

Si je te dis un jour : J'ai vaincu ma folie ;
Si je te dis un jour : Je ne te connais pas ;
N'y crois point, n'y crois point ! jamais mon cœur n'oublie ;
Ce qu'il te dit tout haut, il le dément tout bas.

Mais, s'il te dit enfin : Je t'aime et puis je t'aime
Malgré l'ingratitude et malgré l'abandon,
Ah ! tressaille à ce cri de tendresse suprême :
Qui put donner l'amour peut donner le pardon !

IV

O ma fierté ! reviens à mon secours !
D'un lâche cœur hâte la délivrance !
Malgré ma plainte et ma vive souffrance,
J'aimais encore, et j'espérais toujours !
O ma fierté ! reviens à mon secours !

Je voudrais vivre, et je ne le peux plus !
Avec l'espoir la force m'abandonne.
Ce lourd secret n'était su de personne :
L'amitié tendre a des soins superflus...
Je voudrais vivre, et je ne le peux plus !

Souffrir ! souffrir ! pourquoi toujours souffrir ?
La mort est lente à prendre sa victime ;

Depuis longtemps j'erre au bord de l'abîme,
Il faut enfin y tomber et périr :
Souffrir ! souffrir ! pourquoi toujours souffrir ?

V

Je suis libre, trop libre, ah ! quel rêve j'ai fait !
C'était bien lui, c'était bien moi, c'était bien elle !
Lui deux fois adoré, lui deux fois infidèle ;
Moi qui fus sa victime et qui fus son jouet.

Je n'en peux plus douter. Ah ! quel rêve ! quel rêve !
Pour ce dernier amour qui m'a tant fait souffrir,
Ma pauvre âme en ruine avait pu refleurir
Comme aux premiers beaux jours d'un printemps plein de sève.

Pour un de ses regards rencontrant mon regard,
Pour un mot de sa voix répondant à la mienne,
Pour un léger sourire et dont je me souviens,
Une ombre de bonheur dû peut-être au hasard ;

Pour suspendre ma vie en pensée à sa vie,
Passer devant son cœur, ne fût-ce qu'un moment,
Pour l'appeler tout bas mon frère en le nommant,
Ah ! j'aurais tout donné, tant j'étais éblouie !

Plus rien ! c'est le silence ! — Et sans qu'un mot d'adieu
Dise qu'il se souvient et souffre et me regrette,
Il a fui loin de moi, sans retourner la tête...
A lui le monde, à lui l'oubli, mais à moi Dieu !

VI

Lasse, bien lasse, et bien désabusée,
Découragée, en proie au doute amer,
Je vois s'éteindre une vie épuisée ;
Et de la mort cet âpre goût m'est cher.

Ainsi qu'on lègue une relique sainte,
Je viens léguer mon secret au cercueil.
J'y viens sceller et ma peine et ma plainte :
Depuis longtemps j'ai revêtu mon deuil.

Jusqu'à la fin j'ai porté mon cilice ;
Tout ce qu'on peut souffrir, je l'ai souffert ;
Je n'ai plus rien à mettre en sacrifice :
Mon cœur lui-même au bûcher s'est offert.

Vivante encor je fais mes funérailles,
Je livre une âme enflammée au tombeau ;
Comme Caton déchirant ses entrailles,
J'ouvre ma plaie et la mets en lambeau.

Terre profonde, et toi, tombe muette,
Savez-vous bien ce que vous emportez ?
Savez-vous bien quelle ardeur inquiète ?
Savez-vous bien quels regrets indomptés ?

VII

Humble et silencieux est le cœur délaissé :
L'appui qu'il croyait ferme a fléchi sur la route ;
Le présent vient trahir l'attente du passé :
Hier c'était la foi, maintenant c'est le doute.

Étourdi de la chute, il défaille, il a peur :
Ce qui faisait sa joie à présent fait sa peine ;
Le souvenir est là, le souvenir rongeur :
Comme aux jours d'autrefois l'âme encore en est pleine.

D'une seule pensée avoir longtemps vécu ;
Ce qu'on rêve pour soi, l'avoir fait pour un autre ;
A force de bonheur à ses pieds répandu,
Avoir cru cette autre âme attachée à la nôtre ;

N'avoir eu de regard d'amour qu'en un regard,
N'avoir eu dans le cœur que le nom de l'idole,
Et s'en voir rejeté par caprice, au hasard,
Oh ! l'âme en est navrée, oh ! la tête en est folle !

Humble et silencieux est le cœur dédaigné ;
L'anéantissement a consommé la crise ;
A force de souffrance il semble résigné :
Au dehors il est calme, au dedans il se brise.

Oh! vous qui n'aimez plus, vous êtes sans pitié ;
Un hasard vous amène, un hasard vous délie ;
Il ne reste de vous que votre inimitié,
Vous punissez l'amour dès que votre âme oublie.

Pour courir aux vivants vous marchez sur les morts.
Vos légères amours légèrement formées
Ne sauraient point porter le poids des lourds remords :
Vous laissez les regrets aux frères bien-aimées.

Tandis que le plaisir vous entraîne en avant,
L'inflexible douleur les rejette en arrière ;
Et là, dans le silence et dans l'isolement,
La vérité fatale apparaît tout entière.

Humble et silencieux est le cœur repoussé.
L'ingrat n'est point troublé dans sa fête nouvelle,
Et pourtant nulle amour ne vaudra le passé,
Nul plaisir passager le dévouement fidèle.

VIII

Joy once lost is pain.

Où nous sommes tous deux venus ensemble un jour,
Moi confiante, et toi la trahison dans l'âme,
Moi muette, absorbée en mon unique amour,
Toi rêvant l'abandon et simulant la flamme ;

Où nous sommes venus j'ai voulu revenir ;
J'ai retrouvé le site aux horizons limpides ;
Le ciel est clair : qu'y peut l'ombre du souvenir ?
Jeune est le frais printemps : mon cœur seul a des rides.

Comme autrefois j'écoute au loin le bruit des eaux ;
Mystérieux accords de voix simples que j'aime,
Sur les branches posés gazouillent les oiseaux ;
Dans les hauts peupliers le murmure est le même.

O nature ! ô lumière ! ô jeunesse ! ô soleil !
Inexorablement le printemps vous ramène ;
La scène a beau changer, le décor est pareil :
L'âme seule reflète en soi sa propre peine.

Les bleuâtres coteaux, les forêts au fond noir,
Le fleuve au large cours enroulé de prairies,
Tout est là : j'ai voulu tristement les revoir,
Et laisser à leur brise aller mes rêveries.

Aux lieux où tout m'a fui je souffre et veux souffrir ;
De mon bonheur perdu j'aime et hais la pensée ;
Je me repais du mal dont je n'ai pu guérir :
La peine se mesure à la joie effacée.

Et toi ? d'autres serments faits pour d'autres que moi
Dans ces lieux regrettés ont retenti peut-être.....
Peut-être où je reviens me souvenir de toi,
Au détour d'un sentier tu vas réapparaître.

J'ai peur..... mon esprit erre et se trouble affaibli.
O brise des coteaux lointains, ô bois, ô fleuve,
Où j'ai semé mon rêve et recueilli l'oubli,
O champs, enveloppez de paix mon âme veuve !

IX

Ainsi qu'on pleure sans témoins
Quand l'âme se répand trop pleine,
Si je pouvais crier ma peine,
Je sens que je souffrirais moins.

Je sens bien que je me déchire,
Que le meilleur de moi s'en va ;
Mais mon secret est toujours là,
Plus lourd que je ne saurais dire.

Éclatez, ô mal dont j'ai peur !
 Grondez comme fait la rafale !
 Dût mon sanglot être mon râle,
 Je veux laisser crier mon cœur !

X

Rends-leur haine pour haine, et mépris pour mépris ;
 Insulte qui t'insulte, abhorre qui t'abhorre ;
 De ton amour sacré puisque voilà le prix,
 Éclate enfin, mon âme, et les foudroie encore !

Éclate enfin, mon âme, en fier rugissement !
 Laisse se déchaîner ce mal qui te maîtrise !
 O toi qui ne savais qu'amour et dévouement,
 Sache enfin la colère, ô pauvre âme incomprise !

Angoisse pour angoisse, et dédain pour dédain ;
 Rends-leur chaque souffrance à toute heure apportée ;
 Ils t'ont donné l'enfer contre ton pur Éden :
 Réveille-toi superbe, ô pâle épouvantée !

En paroles de haine et de mépris amer
 Change les doux accents de tes douces tendresses ;
 Le bras qui t'a frappée est le bras le plus cher,
 La main qui t'abandonne est la main que tu presses.

Sois puissante à maudire ainsi que pour aimer ;
Bondis sous la torture et sous l'outrage insigne :
A tes pieds broie enfin, sans plus te comprimer,
Ton ineffable amour dont aucun n'était digne.

XI

Oui, j'aime à te haïr, non plus à t'adorer !
Haïr ! haïr est doux : je me plais dans ma haine !
Seule à l'écart, bien seule, heureuse de pleurer,
Qu'on m'abandonne dans ma peine !

XII

Puisqu'en moi dépouillant la femme,
Je donne sans rien en retour,
Pourquoi ce regret dans mon âme ?
Pourquoi souffrir de mon amour ?

Puisque j'aime sans que l'on m'aime,
Bonne à tous, m'effaçant pour eux,
Pourquoi ne suis-je pas moi-même
Heureuse en le sachant heureux ?

Puisque je me désintéresse
De tout bonheur au prix du sien,
Pourquoi songer avec détresse
Qu'hélas ! pour lui je ne suis rien ?

Puisque j'ai brisé l'habitude
Du souvenir longtemps gardé,
Pourquoi nommer ingratitude
Cet oubli trop vite accordé ?

Ah ! c'est une folie étrange
Qui reste au plus désabusé ;
En vain on lutte, rien ne change,
Jamais le cœur n'est apaisé.

Jamais le cœur ne s'accoutume
A ce profond oubli de soi ;
Voilà d'où vient tant d'amertume
Sentie et refoulée en moi !...

XIII

Tu pouvais bien, dans ta fierté rebelle,
Briser les nœuds qu'elle voulait former ;
Tu pouvais bien ne pas vouloir l'aimer,
Mais tu pouvais te laisser aimer d'elle !

Tu pouvais bien lui refuser ton cœur ;
Tu pouvais bien, dans ton indifférence,
Lui laisser prendre à son gré la souffrance ;
Mais tu pouvais accepter le bonheur.

Mais tu pouvais prendre cette richesse,
Mais tu pouvais, au-dessus de tes jours,
Laisser planer ce plus pur des amours,
Cette pensée à toi rêvant sans cesse.

Tu pouvais bien la tenir à l'écart,
Tourner les yeux, ne lui jamais rien dire ;
Mais tu pouvais la laisser te sourire,
Et sur tes pas attacher son regard.

Avais-tu donc trop de fleurs sur ta voie,
Avais-tu donc trop de soleil au cœur,
Pour refuser cette céleste fleur,
Pour refuser cette céleste joie ?

Cette pauvre âme a su tout comprimer ;
Son doux pardon est dans son doux silence ;
Mais, en retour d'une telle clémence,
Ah ! vous pouviez la laisser vous aimer !

XIV

Vous n'avez pas voulu d'un doux rayon d'automne,
Doux rayon de soleil colorant votre soir ;
Cette amitié sacrée était trop monotone :
Elle se donnait toute et sans rien recevoir.

Tu n'en as pas voulu, de cet amour suprême,
Qui ne demandait rien que de pouvoir t'aimer ;
La voix qui te disait si tendrement : Je t'aime !
Au lieu d'ouvrir ton cœur l'a fait se refermer.

Vous n'avez pas voulu, pour marcher dans la vie,
D'un bras où votre bras lassé pût s'appuyer,
Et qui vous allégeât la route poursuivie,
Soutien paisible et fort que rien n'eût fait ployer.

Tu n'en as pas voulu, de ce divin sourire,
Illuminant ton rêve et réchauffant ton cœur,
D'une âme qui fût tienne, où ton âme pût lire,
Et qui t'eût révélé l'infini du bonheur.

Vous n'avez pas voulu d'une amitié charmante,
D'un cœur austère et sûr, grave et tendre à la fois,
Qui vous fût un ami comme on est une amante,
Réclamant vos douleurs pour en porter le poids.

f.

Tu n'en as pas voulu, de cette larme chère ·
Tombant sur tes emuis plus douce qu'un baiser ;
Tu préféras l'éclat du plaisir éphémère,
Rien n'a pu t'arrêter et te désabuser.

Le bonheur sur la route avait su vous attendre,
Un avenir béni vous était dévolu :
Vous n'avez pas voulu de cette amitié tendre,
De cet amour profond vous n'avez pas voulu !

XV

Vis dans ta nuit, va, ne te souviens pas !
Le souvenir est trop lugubre à l'âme.
Vis dans ta nuit, et sans qu'un trait de flamme
Rouvre ton cœur insoucieux et las.

Vis comme on vit, sans amour et sans haine,
Entre l'oubli d'hier et de demain ;
Sans qu'un ami te garde en ton chemin,
Sans qu'une joie intime t'appartienne !

Prends du plaisir ce qu'il faut à tes jours ;
Celle qui t'aime a gardé sa folie !
Ne songe point à sa mélancolie,
A ce plus triste et plus doux des amours

Puisque la vie ailleurs t'a semblé belle,
Suis ton caprice, ainsi que tu le veux ;
Même à ce prix sois libre, sois heureux :
Vis sans remords et dans l'oubli loin d'elle !

XVI

Si le hasard un jour près de toi la ramène,
Si le hasard un jour la remet sur tes pas,
Laisse devant ton cœur la vision ancienne :
Reste ! ne te détourne pas.

Reste ! laisse un moment tout le passé revivre
Entre ces deux regards tristement échangés,
Devant ces traits pâlis qui pour toi sont un livre
Et que l'angoisse a ravagés.

Reste ! c'était une âme ingénue et charmante ;
Frais était ce regard, fraîche était cette voix ;
Ainsi qu'elle t'aimait, la naïve imprudente,
On n'est jamais aimé deux fois.

Si l'on peut dans la vie oublier la souffrance,
On ne peut à jamais oublier le bonheur ;
Lorsque tout semble éteint sous notre indifférence,
Un jour se réveille le cœur.

Souviens-toi ! souviens-toi ! né fût-ce qu'à cette heure !
Laisse-la te sourire encore et t'éprouver !
Laisse-toi regarder comme autrefois : demeure !
Laisse-la, laisse-la rêver !

Ne crains aucun reproche, elle saura se taire ;
Comme elle a tout souffert, elle a tout pardonné ;
Et la tombe à jamais couvrira ce mystère
Sous quelque tertre abandonné.

Par un dernier effort de pitié magnanime,
Elle maîtrisera sa mortelle douleur ;
L'amie a survécu clémente à la victime,
Et te voilera sa pâleur.

Si le hasard un jour près de toi la ramène,
Si le hasard un jour la remet sur tes pas,
Laisse devant ton cœur la vision ancienne :
Reste ! ne te détourne pas !

XVII

Pour la dernière fois sans doute,
Seule et faible et trainant mes pas,
Je veux me trouver sur ta route :
Tu ne me reconnaitras pas.

L'hiver a marqué son passage
Sur mon front déjà sans couleur ;
Ce n'est plus le même visage,
Si c'est encor le même cœur.

La bise m'a déracinée,
Il a neigé sur mon printemps ;
Ainsi tombe découronnée
La fleur d'avril aux premiers vents.

Ma voix même a perdu son charme ;
Ma voix, qui te faisait rêver,
N'a plus ni sourire ni larme :
De moi je n'ai rien pu sauver.

Je puis, ainsi qu'une inconnue,
Te parler, passer, revenir,
Sans qu'au fond de ton âme émue
Se réveille le souvenir.

Tandis que moi, dans tout mon être
Frémissante malgré l'effort,
Je sens en te voyant paraître
Ressusciter mon passé mort.

Ces souffrances encore aimées,
Ce mal de moi-même vainqueur,
Ces blessures jamais fermées,
Tu sais qui me les fit au cœur !

XVIII

Sous son vêtement noir, linceul anticipé,
Elle passait, le front penché, la marche lente ;
Tu la vis : ton regard craintif, préoccupé,
Suivit sans l'arrêter l'ombre pâle et tremblante.

Au milieu de la foule elle te pressentit ;
Elle se retourna d'elle-même, ébranlée ;
C'était toi, c'était toi ! d'instinct son cœur battit,
Et l'amertume emplit sa paupière gonflée.

Que t'a dit ton regard, alors fixe et muet ?
As-tu bien constaté cet infini ravage ?
As-tu sondé l'angoisse en cet œil inquiet ?
Ce brisement d'un cœur aimé, c'est ton ouvrage.

La vision tremblante a disparu. — Tous deux
Vous avez poursuivi votre route opposée :
Sous l'éblouissement elle a fermé les yeux
Pour souffrir plus encor sa peine inapaisée.

XIX

Du fond de mon cœur abattu,
Dans mon accablement extrême,

Je t'ai fait un appel suprême :
Hélas! tu n'as pas répondu!

Je t'ai crié ma peine amère ;
J'ai cru que tu te souviendrais :
Tu n'as pas vu que je souffrais,
Tu n'as pas compris ma prière.

Ton impassible inimitié,
A l'heure où l'âme se désarme,
N'a pas su trouver une larme :
Ton cœur est resté sans pitié.

La mort qui renverse la haine
Même un jour ne t'a point dompté ;
Ah ! pour prix de ta cruauté,
Dieu fasse un jour qu'il t'en souvienne !

XX

Étouffer sous sa main son cœur plein d'espérance,
Renier le bonheur à force de souffrance ;
Courber sa tête fière où brille un noble orgueil,
Se taire humiliée et l'âme en proie au deuil ;
Déraciner sa vie, abdiquer sa pensée,
A chaque instant raillée, à chaque instant froissée ;
S'effacer dans le monde ainsi qu'un exilé,
La parole muette et le regard voilé,

N'avoir plus rien d'humain qu'une sombre amertume
 Qui par degrés vous gagne et ronge et vous consume,
 Sans qu'un mot de regret détende la douleur ;
 Être seule toujours et d'esprit et de cœur,
 Sans qu'une larme intime un moment soit permise ;
 N'être pour rien comptée, à l'écart toujours mise,
 Pauvre jouet vivant qu'on brise sans remord,
 Voilà ma destinée, ô Dieu ! voilà mon sort !

Mais par pitié la tombe ouverte
 Ouvre son refuge au banni :
 Du sable, un peu de mousse verte,
 Tout est comblé, tout est fini !

XXI

Va, tu te souviendras un jour malgré toi-même !
 Dans le silence un jour, va, tu te souviendras !
 Trouvant pour te pleurer une larme suprême,
 Toi qui fis tant souffrir, un jour tu souffriras.

Qu'il te soit acharné, qu'il te soit implacable.
 Ah ! qu'il te soit poignant et rude à te briser,
 Le cruel souvenir qui moi-même m'accable !
 Qu'il soit comme un remords qu'on ne puisse apaiser !

Il est des sons, il est des lieux, il est des heures,
 Il est des bruits de pas, il est des bruits de voix,

Qui nous font tressaillir jusque dans nos demeures,
Comme s'ils évoquaient les ombres d'autrefois.

Ah ! puisses-tu, pleurant une ombre évanouie,
La poursuivre toujours, ne l'atteindre jamais,
D'une autre vision lui voir l'âme éblouie :
Que d'autres soient aimés ainsi que je t'aimais !

Va, tu te souviendras un jour malgré toi-même !
Dans le silence un jour, va, tu te souviendras :
Trouvant pour te pleurer une larme suprême,
Toi qui fis tant souffrir, un jour tu souffriras !

ENCORE ELLE!

Elle encore! oui, c'est toujours Elle!
Après avoir désespéré
Vient une espérance nouvelle :
On pleure après avoir pleuré.
Après avoir aimé l'on aime.
Ainsi l'on veut toujours souffrir,
Et, se contredisant soi-même,
On retourne où l'on a cru fuir.
On se laisse reprendre encore

*Aux mêmes feintes qu'autrefois;
La fière raison s'évapore
Comme la brume dans les bois;
Et, le cœur perdant la mémoire,
On refait le commencement
De la même éternelle histoire.
Et c'est avec étonnement
Qu'on ressouffre aux mêmes passages,
Qu'on ressent les mêmes ravages,
Qu'on roule dans la mer sans fond
Des tristesses inconsolées;
Et les mêmes plaintes se font,
Sourdes, presque inarticulées.*

I

Le cœur donné ne se reprend jamais :
Aimer un jour, c'est aimer pour la vie;
En vain on lutte et l'on se sacrifie,
On dit : Je l'aime ! en disant : Je l'aimais !

II

Tu ne le sauras pas, mais je me souviendrai,
Au plus profond de ma pensée,

De ce sombre regard qui s'est transfiguré
Sur mon passage et m'a fixée !

III

J'ai dit que je ne t'aimais plus ;
Un instant je l'ai cru moi-même ;
Mais les regrets sont revenus :
Ainsi que je t'aimais je t'aime !

Et cependant tu n'as passé
Qu'un jour dans ma vie, et peut-être
Je ne saurais te reconnaître
Qu'au trouble de mon cœur blessé.

Un seul jour ta parole austère
S'est attendrie et m'a dit : Viens !
O mon pauvre cœur solitaire,
Combien triste je me souviens !

IV

De leur voix tendre ils auront beau me dire
Le mot divin que j'ai voulu de toi,

J'aime l'ingrat que je devrais maudire,
 Mon regret veille et demeure avec moi.

Ils auront beau, tristes de ma tristesse,
 En réclamer timidement la part,
 Et, m'entourant comme d'une caresse,
 M'envelopper de leur plus doux regard ;

Je me souviens de cette heure semblable
 Où tu jurais d'être à moi pour toujours ;
 Et je retourne au bien-aimé coupable,
 Et je revis un par un tous mes jours.

Plus que la joie, oh ! ma douleur m'est chère !
 Le rêve est pâle auprès du souvenir :
 Mon cœur fidèle a gardé son mystère,
 Et le passé me défend l'avenir.

V

Je t'ai gardé mon amour inutile :
 Mon cœur est là, tel que tu l'as laissé ;
 Ma triste vie est restée immobile
 Depuis le jour où ton ombre a passé.

J'ai clos la page inconnue et divine :
 Un signet noir s'arrête où fut ton nom ;

Comme un parfum mon regret se devine
Dans mon fidèle et douloureux pardon.

De plus aimants, avec leur doux sourire,
M'ont dit tout bas des mots mystérieux;
Mais froidement je les ai laissés dire,
Et j'ai gardé mon âme à l'oublioux.

Si tu voulais, tu reprendrais ta place,
De ton passé je perdrais souvenir;
Je ne sais rien qu'une larme n'efface :
Si tu voulais, tu pourrais revenir !

VI

Vous n'avez pas compris, en vous séparant d'elle,
Que ce cœur au dehors si tristement fermé
Conservait au dedans la divine étincelle :
Vous n'avez pas compris que vous étiez aimé.

Laissant la route ombreuse à vous deux poursuivie,
Et qui vous eût gardé ses abris les meilleurs,
Vous avez sans adieux déchiré votre vie
Et porté votre rêve indifférent ailleurs.

Un seul mot eût suffi pour retrouver le charme;
Son âme à ce mot-là n'eût jamais résisté;

Son silence se fût trahi dans une larme;
Vous eussiez tout compris, et vous fussiez resté.

O doute, aveuglement, lassitude, ô méprise !
Pourquoi n'avoir point cru, n'avoir point attendu ?
Mystérieux clavier de tendresse incomprise,
Son cœur, écho du vôtre, un jour eût répondu.

Mais vous lui reviendrez un jour, malgré vous-même,
Lassé d'avoir souffert et d'avoir fait souffrir :
On revient tôt ou tard à l'âme qui nous aime,
Oublier, pardonner, pleurer et se guérir.

VII

En vain tu te montres sévère,
En vain tu fuis lorsque je viens,
Ton silence en vain persévère,
Je sais que tu te ressouviens.

La vie inutile te pèse ;
Tu te réveilles à ton tour.
C'est quand la passion s'apaise
Qu'on se ressouvient de l'amour.

La jeunesse verte et fleurie
En te quittant n'a rien laissé ;

Ton âme reste endolorie,
Et malgré toi songe au passé.

Il est une heure expiatrice
Où le cœur cherche à ressaisir,
Lassé de son propre caprice,
Le bonheur au lieu du plaisir.

Désabusé du bruit des fêtes,
Tu dis toi-même : C'est assez !
Je sais bien ce que tu regrettes,
Ce qui te manque, je le sais.

Ah ! qu'il est doux, aux jours d'automne,
Quand le soleil baisse et décroît,
De retrouver, fidèle et bonne,
Une âme chère en qui l'on croit !

Ne rougis pas de ta chimère !
Cet amour en vain demandé
A ton entourage éphémère,
Cet amour, je te l'ai gardé !

VIII

Si tu souffres, viens à moi !
J'oublierai ma propre peine.

Viens ! ta souffrance est la mienne,
Je t'aime encor malgré toi :
Si tu souffres, viens à moi !

Le passé n'existe plus ;
Je l'ai scellé dans mon âme.
Ne crains pas que je réclame
Tant de serments superflus !
Le passé n'existe plus.

Viens ! mon cœur s'est résigné ;
Je puis, sans que ma voix tremble,
Te parler, nous deux ensemble,
D'un amour moins dédaigné :
Viens ! mon cœur s'est résigné.

Viens apprendre à te guérir !
Je puis, fière et généreuse,
Lui pardonner d'être heureuse,
Mais non de te voir souffrir.
Viens apprendre à te guérir !

Si tu souffres, viens à moi !
Si l'amour de l'infidèle
S'est enfuie à tire-d'aile,
Oh ! compare et souviens-toi :
Si tu souffres, viens à moi !

IX

Dis-le moi bien encor, dis-le moi, que tu m'aimes !
Mon âme a trop longtemps douté ;
Je ne peux plus, je m'use à ces efforts suprêmes :
Je veux l'amour dans sa sérénité.

Si tu ne peux m'aimer, ne trompe pas ma joie,
Prends ton chemin commencé ;
Et moi, j'irai docile où le Destin m'envoie,
Sans avenir, hélas ! et sans passé.

Le fardeau de mes jours pèse sur ma pensée,
Le sommeil tombe sur mon cœur ;
Pour lutter et souffrir j'ai l'âme trop lassée,
Je veux la paix à défaut du bonheur.

X

T'adorer à genoux, à genoux te le dire,
Ne prier que pour toi !
N'avoir qu'un nom au cœur, dans ton regard le lire,
Ma main dans tes deux mains épier ton sourire,
Oh ! c'est mon rêve à moi !

XI

Je me suis répété ta bien chère parole ;
Comme d'un doux refrain j'en ai bercé mon cœur ;
Et, toute au souvenir qui me charme et console,
Je laisse errer ma plainte et chanter mon bonheur.

XII

Oh ! puisque tu m'es revenu,
Puisque notre doux rêve en ton cœur veut renaître,
Oh ! ne le laisse plus s'éteindre et disparaître,
Puisque tu t'en es souvenu !

Plus d'adieu ni d'absence ; reste !
Mon long regard te dit, dans ton regard noyé,
Que tout est pardonné, que tout est oublié
De ton passé funeste !

Mon cœur veut bien se ranimer ;
Je veux bien essayer de vivre si tu m'aimes !
Aimons-nous, aimons-nous, et croyons en nous-mêmes !
Je n'ai jamais rien su qu'aimer !

Sans nous parler sachons nous dire
Tout ce qui fait rêver et dont on se souvient.
J'emporte ton regard si doux qui m'appartient,
Emporte pour toi mon sourire !

Si je m'abuse sans retour,
Si je me suis encor trompée à l'apparence,
Oh ! sois ma plus aimée et dernière souffrance,
O ressemblance de l'amour !

XIII

Avant de pouvoir espérer,
Il faut que toute crainte expire.
Avant de pouvoir te sourire,
Laisse-moi bien longtemps pleurer.

Un dernier regard en arrière !
Dans le silence et devant Dieu
Un suprême et dernier adieu
A ce qui fut ma vie entière !

Vois-tu, j'ai trop souffert ! J'ai peur
De rêver encor l'impossible ;
Mon passé se dresse invisible
Entre ma peine et mon bonheur.

Chante-moi tes airs de montagne ;
Endors-moi dans la paix du soir :
Avant de renaître à l'espoir
Il faut qu'un peu d'oubli me gagne !

XIV

Sur ton épaule laisse-moi
Poser ma tête endolorie ;
Laisse muette auprès de toi
Ma pensée à sa rêverie.

Je ne veux rien te rappeler ;
C'est à moi-même que je songe
En essayant de me voiler
La vérité sous un mensonge.

Peut-être me dirai-je à part,
Les yeux devant tes yeux que j'aime,
Et plongeant dans leur doux regard :
Il aurait pu m'aimer de même !

Mais tu ne pressentiras rien ;
Souriante et silencieuse,
Je me transformerai si bien,
Que tu pourras me croire heureuse !

XV

Un jour d'abandon et de solitude,
Un jour de tristesse il s'est souvenu !
Las des trahisons, de l'ingratitude,
Aux rêves lointains il est revenu.

Toutes ont passé, les amitiés frêles ;
Les plaisirs ont fui, tristement railleurs ;
Les voix de son cœur se disent entre elles :
Venez, revenez, ô mes jours meilleurs !

Où donc est la main qui me fut tendue,
Et qu'ingrat j'ai pu laisser se fermer ?
Tu ne peux pas être à jamais perdue,
O toi qui m'aimais, viens encor m'aimer !

Je veux sur cette âme un jour qui fut mienne
Reposer ma vie et mourir ainsi.
Sa peine est vengeance, hélas ! par ma peine !
Ce qu'elle a souffert je le souffre aussi.

Ah ! que je soupire après ta parole !
Un mot de pardon est doux à donner.
Viens que je m'appuie et je me console,
Toi qui sus m'aimer, viens me pardonner !

Nous nous souviendrons, toi de ta tristesse,
 Moi de mon regret, tous deux d'autrefois ;
 Ta douce pitié, comme une caresse,
 Prêtera son charme aux pleurs de ta voix.

Mais le souvenir en vain la rappelle ;
 En vain de son nom l'écho s'est rempli.
 Rien ne répond plus. Où l'absente est-elle ?
 Est-ce enfin la mort ? Ce n'est pas l'oubli !

XVI

L'erreur a fait son temps, ô choses de la terre !
 Les larmes ont miné mes amours superflus ;
 J'étouffe mon regret qu'il eût mieux valu taire ;
 Mon cœur s'est refermé : l'illusion n'est plus.

Je souris à chacun, et n'en veux à personne,
 Je ne demande plus d'impossible retour ;
 Le murmure a cessé : j'oublie et je pardonne ;
 La douleur m'a guérie à jamais de l'amour !

XVII

N'est-ce pas, elles vont à vous,
 Ces voix dans les nuits entendues,

Qui semblent réveiller en nous
L'accent des amitiés perdues ?

Seul en face de ce passé
Dont la grande aile vous effleure,
N'est-ce pas, votre cœur glacé
Se ranime, tressaille et pleure ?

En écoutant frémir ces voix,
Soupirs et plaintes du silence,
Ne retrouvez-vous pas parfois
L'écho de votre conscience ?

Qu'est devenu cet autre cœur,
Sans pitié brisé sous la peine ?
Au murmure de sa douleur
Vous demandez qu'il vous revienne.

Stérile regret, vain désir !
Le chœur des voix passe et s'élève :
Vous ne pourrez plus ressaisir
La douce vision qu'en rêve !

XVIII

Quand j'aurai pour jamais passé,
Si le souvenir effacé

Reparaît et me le ramène ;
Ne lui parlez pas de ma peine !

N'évoquez pas ce sombre amour ;
Il pourrait souffrir à son tour,
Et dans ma tombe et mon silence,
Je souffrirais de sa souffrance.

S'il me demande et veut me voir,
Bercez-le d'un lointain espoir,
Parlez-lui d'un lointain voyage,
Mais n'en dites pas davantage !

Ne dites pas le mot de mort ;
Je craindrais tout de son remord
Et de son âme douloureuse :
Dites-lui que je suis heureuse !

Cachez-lui combien j'ai pleuré.
Dites-lui que je reviendrai :
Qu'il ne sache pas la distance
Qui fait éternelle l'absence !

O mes amis, pitié pour lui !
Dans ma tombe comme aujourd'hui,
Tout ce qui lui fait mal à l'âme
Traversera mon cœur de femme.

Cette angoisse me survivra ;
Qu'il veille ou rêve, il sentira

Dès qu'un regret monte et l'assiège
Qu'une âme l'aime et le protège !

Je n'ai pu que lui pardonner !
Mais, si j'avais pu lui donner
Un bonheur égal à ma peine,
Quelle joie eût été la mienne !

L'INNOCENTE

I

La nuit au grand dôme étoilé ;
La nuit a des splendeurs divines ;
Les monts au sommet dentelé
Semblent protéger les collines
Aux sombres ravins murmurants ;
Un voile de gaze légère
Sur les horizons transparents
Parsème sa blanche poussière
Au-dessus du lac endormi.
La brise harmonieuse arrive ;
L'étoile scintillante et vive

Se réfléchit dans l'infini.
Quelle calme magnificence !
Quelle profondeur de silence !
La lune au profil argenté
Promène son regard de reine
Et sa paisible majesté
Parmi la nature sereine.

O calme inspirateur, ô soir majestueux,
Doux prestige lointain des bois et des flots bleus !
Pourquoi dans cette paix et ce profond bien-être
Ces tourmentes du cœur que rien ne peut soumettre ?
Pourquoi trouver toujours, quels que soient nos chemins,
Un être qui gémit, et des regrets humains ?
Il semble que tout manque où manquerait une âme :
Et nous trouvons partout l'élégie ou le drame.
C'est ainsi qu'au tableau teint des lucurs du ciel
Se mêle l'orageux horizon du réel ;
Sous les rideaux lointains du lointain paysage
Un témoin apparaît, blême et triste visage.

II

En effet, le drame était là,
Le drame déchirant et sombre ;
Un mystère se déroula
A quelques pas de moi dans l'ombre.

Une femme au corps souple et fier
Chantait une chanson plaintive ;
L'écho se prolongeait dans l'air
Comme un bruit de plus à la rive.
« Êtes-vous mon bel amoureux ? »
Disait le refrain fantastique,
Et le chant montait douloureux
Comme la voix d'un vieux cantique.

C'était une folle ; elle avait,
Dans les jours où son cœur rêvait,
Cru trouver une âme pareille
A son âme fraîche et vermeille.
Comme on aime quand un cœur pur
D'un autre cœur se croit bien sûr,
Elle avait aimé, la pauvre âme,
Avec sa tendresse de femme
Et son esprit fin et charmé,
Un cœur qui n'a jamais aimé.

La pâle échevelée aux paroles étranges,
Elle était belle alors, belle comme les anges.
Elle avait de grands yeux, noirs et doux cependant,
Un long regard parfois triste, toujours ardent ;
Ses blonds cheveux couraient sur ses épaules fines,
Son rire étincelait plein de grâces divines.
Frêle et majestueuse en son chaste maintien,
On eût dit à la voir un sylphe aérien.
Blanche et toujours voilée elle marchait sereine,

Répandant autour d'elle une clarté soudaine.
 Grande, élancée et svelte avec un pas léger,
 Aux apparitions elle faisait songer.
 Maria, Maria, qu'as-tu fait, ô Marie !
 De cette grâce hier vierge, aujourd'hui flétrie ?

« Ont-ils vu mon bel amoureux,
 « Ceux-là qui se parlent entre eux ? »

Et puis avec ce charme et cette beauté fière,
 Nul n'avait plus d'esprit, nul ne savait mieux plaire.
 Comme on aimait la voir on aimait l'écouter.
 Celui qui l'entendait n'eût pu lui résister.
 C'était une sagesse à l'éloquence unie
 Qui faisait une tendre et secrète harmonie;
 C'était une musique, une caresse au cœur,
 Comme un écho du ciel dans son parler rêveur.
 De même qu'elle était l'amour de tout le monde,
 Elle en était l'orgueil, la belle vierge blonde !
 De là vint le danger, c'est là qu'était l'écueil,
 Et ce n'est pas d'amour qu'on l'aima, c'est d'orgueil.
 Que de cœurs sont absents de serments pleins de flamme !
 L'esprit de l'homme est loin de l'âme de la femme !

« Il était mon bel amoureux ;
 « Si loin, si loin est-il heureux ? »

III

Lui qui la subjuguâ si vite,
Et qui pas un jour ne l'aima,
Lui dont le froid regard l'évite,
Lui cependant qu'elle charma,

C'est cet indifférent que vous verrez sourire
Au moindre mot touchant que vous irez lui dire ;
Il a-beaucoup d'esprit, mais il n'a point de cœur.
Si cet esprit est ferme, il est aussi moqueur ;
Et de son cœur glacé l'indulgence est absente
Pour ce qu'il ne sent pas et ne veut pas qu'on sente.
Il se laissa pourtant aimer ! me direz-vous ;
Il se fit suppliant, persuasif et doux ;
Ce n'était pas l'amour, c'était bien autre chose !
Voyez comme aujourd'hui froidement il en cause !

« Quand viendra mon bel amoureux,
« Mon bel amoureux aux yeux bleus ? »

Il est beau comme elle était belle ;
Un peu de ce qu'on aime en elle
Se retrouvait auprès de lui.
Il conserve encore aujourd'hui
Dans son air si plein de noblesse
Cette élégance enchanteresse

Qui charmait instinctivement.
 Ce regard dur peut être aimant ;
 Cette voix qui s'est dominée,
 Cette voix est passionnée
 Quand il le faut, quand il le veut.
 Selon son jour, selon son jeu,
 Il est tout ce qu'il veut paraître :
 Il est amant comme il est maître.

« Ramenez mon bel amoureux :
 « J'ai là, j'ai là de ses cheveux. »

Il donna son esprit, elle donna son âme ;
 Et lui l'homme puissant, elle la faible femme,
 Tous deux, elle entraînée et l'autre s'observant,
 Elle à lui, l'autre à rien, mais de loin la suivant,
 Ils s'unirent ainsi que s'unissent les âmes,
 Et leur vie avait l'air d'avoir les mêmes trames.
 L'ivresse fut rapide, et le réveil fut prompt.
 L'angoisse qui suivit, quels mots la dépeindront ?
 Un jour qu'agenouillée au pied de son idole,
 Elle lui répétait sa divine parole,
 Lui, se levant soudain, fatigué d'un tel jeu,
 Se moqua de la femme et de ses mots de feu ;
 Et dévoilant enfin sa nature première,
 Le dédain répondit à la tendre prière.

« Quand parlait mon bel amoureux,
 « Ses grands yeux bleus brûlaient mes yeux. »

Alors une souffrance inexprimable, affreuse,
Cloua sans mouvement la pauvre malheureuse.
Une telle torpeur, cette immobilité
Déconcertait l'ingrat, qui fuit épouvanté.
Mais bientôt dans un rire arrive une parole :
C'est un mot de blasphème ! hélas ! Marie est folle !

« Quand venait mon bel amoureux,
« Je voyais s'entr'ouvrir les cieux... »

IV

Depuis ce jour dans la montagne,
A pas pressés, seule, elle gagne
Les rochers les plus escarpés.
Du hâle et du soleil frappés,
Ses traits ont une couleur dure ;
La bise dans sa chevelure
Souffle, et l'éparpille au hasard ;
Ses grands yeux vides de regard,
Sa chanson brève qui désole,
Cherchent partout, la pauvre folle !
Qui ne lui répondra jamais.
Quand la nuit gravit les sommets,
Sans peur, sans que rien l'effarouche,
Elle est là, le rire à la bouche,
Demandant son bel amoureux.

L'éclair peut déchirer les cieux,
 La foudre rouler sur sa tête,
 Rien ne l'émeut, rien ne l'arrête.
 Au fond des plus sombres sapins,
 Au bord des plus profonds ravins,
 On la voit hardie et glissante,
 Et chacun dit : « C'est l'Innocente ! »

« Viendra-t-il, mon bel amoureux,
 « Près de qui l'aimait, m'aimer mieux ? »

L'âme à ce chant bouleversée,
 Je montai, la tête baissée,
 Bien haut, bien haut dans les déserts
 De sapins et de nuit couverts ;
 Et, d'une voix compatissante,
 Je voulus dire à l'Innocente
 Ce que sa plainte m'inspirait.
 Un charme étrange m'attirait,
 Et je saisis sa main flétrie.
 « Qui donc es-tu ? » me dit Marie ;
 Et, son long regard me fixant,
 Elle jetait un cri perçant.
 Mais, me ramenant auprès d'elle :
 « Non, non, tu n'es pas l'infidèle.
 « Il avait ton front, tes cheveux ;
 « Mais tu n'as pas ses grands yeux bleus. »
 Et des larmes silencieuses
 S'échappèrent mystérieuses

De ces yeux qui me regardaient.
 Sa main, que mes deux mains gardaient,
 Tremblait par moments soulevée ;
 Je me disais : « Elle est sauvée ! »
 Quand un rire plus éclatant
 Se fit entendre au même instant.

.

.

Loin au-dessus de moi flottait dans l'étendue
 La blanche vision tout à l'heure apparue.

« Tu n'es pas mon bel amoureux :
 « Moi j'ai l'enfer, lui reste aux cieux ! »

DEUX SŒURS

C'étaient deux sœurs, jeunes encore et belles ;
 L'une, avec de grands traits fiers et majestueux ;
 L'autre, avec du soleil au cœur et dans les yeux :
 Grâce de l'âme, et grâces naturelles.
 Différente au regard, chacune également
 Projetait autour d'elle un pur rayonnement.

L'une, c'était Edmée à la démarche austère,
 Sur un haut bonnet blanc portait un voile noir.
 Il fallait de bien près lui parler pour la voir.
 Dès l'âge de quinze ans vouée au monastère,
 Elle avait d'ici-bas déraciné son cœur.
 Quel contraste elle offrait avec Fanny, sa sœur !
 Celle-ci, vive, heureuse, à la parole émue,
 Dans l'âme allait chercher tout ce qui la remue ;
 Son regard caressait comme faisait sa voix.
 Qui l'avait dans le monde entendue une fois
 Se ressouvenait d'elle et rêvait en silence.
 Tout semblait s'animer à sa chère présence.
 Que le charme devint espérance ou regret,
 Une exquise harmonie auprès d'elle attirait.

« Fanny, venez à nous, venez ! » disait Edmée.

-- Pourquoi, ma sœur ? disait Fanny, je suis aimée !

EDMÉE.

Je ne sais pas l'amour, j'ai voulu l'ignorer ;
 Mais on dit qu'on en souffre à se désespérer.
 Il ne faut pas souffrir ; Dieu ne veut de souffrance
 Que le regret du mal et que la pénitence.
 Pour lui l'amour est crime, et pour nous c'est l'affront ;
 C'est une flétrissure à l'âme et sur le front ;
 C'est un vol fait au ciel, qui nous veut tout entières,
 Et proscrit tout soupir humain dans nos prières.

FANNY.

Que parles-tu, ma sœur, de prière et d'amour ?
Dieu, qui sut nous aimer, est pour nous mort un jour ;
Il n'a pu réprouver sans se dire anathème
La flamme qu'en nos cœurs il a mise lui-même.
Cet amour qu'il permet, l'amour que Dieu comprend,
C'est l'entier sacrifice, et cet amour est grand.
Cet amour-là n'est pas celui que tu condamnes,
Ce n'est pas le semblant de foi des courtisanes,
Ce n'est pas le plaisir, autre mensonge impur ;
C'est le renoncement d'un cœur fidèle et sûr ;
C'est la religion et des fils et des filles ;
C'est le foyer où vont s'épurer les familles ;
C'est le tendre respect des frères pour les sœurs,
C'est tout ce qui nous fait indulgents et meilleurs.
C'est le rayon sacré qui met au cœur des femmes
La maternité sainte où nous nous réchauffâmes.
Te souviens-tu, ma sœur, de notre mère à nous,
Qui nous berçait le soir d'un chant sur ses genoux ?
Ah ! ce sublime amour, cet amour de la terre,
Joie à jamais ravie à ton cœur solitaire,
L'as-tu donc renié, ce meilleur des amours,
Pour me redire encor, me redire toujours :
N'aime rien ; ne sois point femme ; ne sois point mère ?

EDMÉE.

Non ! c'est d'un autre amour, folle et triste chimère,
Que je parle, et je veux à tout prix te sauver.

C'est mal de l'inspirer, c'est mal de l'éprouver.
 Ses coupables transports ne valent pas les nôtres.

FANNY.

En aimant Dieu l'on peut encore aimer les autres.

EDMÉE.

Mais on en est distrait, de ce Dieu que tu sers,
 A travers tant d'amours et de soucis divers...

FANNY.

Dieu me semble si grand et si petit ton cloître,
 Qu'entre ces murs ma foi ne pourrait que décroître ;
 J'aime l'immensité sans bornes et les mers ;
 Sous la voûte étoilée, en face des cieux clairs,
 Les ailes de mon cœur vont plus haut et plus vite.
 L'obscurité me blesse, et l'obstacle m'irrite.
 J'ai besoin d'aller haut et loin pour respirer.
 Il me faut le soleil vivant pour m'éclairer.
 Il me faut l'air et l'infini, le libre espace.
 Où tu sens le repos je me sentirais lasse ;
 Je pourrais m'égarer où tu trouvas le port ;
 Et la vie où tu vis engendrerait ma mort.

EDMÉE.

Eh bien, va, reste au monde, et fuis ma solitude !
 A toi l'orage, à moi la douce quiétude !
 Ceux qui pourront t'aimer et qui te le diront,
 Ce seront les premiers plus tard qui trahiront.
 Ton cœur, ouvert au bien, ouvert de même aux peines,

Sentira quelque jour passer le vent des haines ;
Le bruit intérieur qui viendra murmurer
Empêchera la voix de Dieu d'y pénétrer.
Tu pleureras ; et puis, défaillante et brisée,
Tu chercheras l'amie à jamais refusée.
L'éternité, béante encore entre nous deux,
Aura fermé la porte au cloître et clos mes vœux.
Je ne saurai plus rien des choses de ce monde ;
Je serai toute à Dieu, dont la grâce m'inonde.
Seule, dans ma prière, et le cœur prosterné,
Je lui dirai peut-être : Avez-vous pardonné ?
En expiation, Dieu, prenez sa misère !
Tu mourras mille fois avant ta mort dernière.
J'ai senti l'angoisse et tressailli d'effroi ;
C'est pourquoi j'avais dit : Oh ! viens, fais comme moi !
Garde pour l'Infini ton amour infinie :
Sortons du monde, allons à Dieu, quittons la vie !

Leurs chemins se sont séparés :
L'une est au ciel, l'autre à la terre.
La prêtresse du monastère
Gémit sur les cœurs égarés.
Fanny va, vient, et sa parole,
Plus douce auprès du plus souffrant,
Charme les maux qu'elle comprend :
L'une prie, et l'autre console !

L'EXILÉE

Eh bien, mon cœur est triste, il a beau s'en défendre ;
Vers mes amis lointains il vole bien souvent.
Là-bas c'est la patrie, et c'est l'amitié tendre ;
Là-bas est le bonheur : là-bas est mon enfant.

A l'heure du repos et de la causerie,
Se dit-on : « Que fait-elle à présent et si loin ? »
Et comme on parlerait d'une absente chérie,
Mon nom est-il tout bas prononcé sans témoin ?

Ombres de mon passé, tristes ressouvenances,
Vous voltigez encor la nuit à mon chevet ;
Et cependant voici les belles espérances,
Les belles amitiés que mon âme rêvait.

Merci, merci du cœur, à vous qui sur ma route
Semez ainsi des fleurs au parfum pur et doux ;
Nombre de fois encor je souffrirai sans doute,
Mais je serai plus forte en me tournant vers vous.

Froissée à tous moments, ainsi qu'une étrangère
Qui n'a nul sein ami pour reposer son front,

L'humiliation me sera plus légère
En songeant que là-bas d'autres s'attendriront.

O belle France aimée aux pénétrantes brises,
Je rêve à ton ciel bleu sous d'autres cieux lointains ;
Sous les nuages d'or je songe aux brumes grises,
Ton souvenir pâlit nos plus brillants matins.

C'est que tu m'as gardé mon âme tout entière,
Je n'ai rien emporté que mon esprit rêveur ;
J'ai là, moi qu'on dit froide et d'une humeur altière,
J'ai là, j'ai tout brûlant, et tout pour toi, mon cœur.

A l'heure du repos et de la causerie,
Se dit-on : « Que fait-elle à présent et si loin ? »
Et comme on parlerait d'une absente chérie,
Mon nom est-il tout bas prononcé sans témoin ?

BERTHE LA VIEILLE

Vieille avec de grands plis au front, les cheveux blancs,
Au lieu de pas légers les pas lourds et tremblants,
Blême et les yeux éteints, regardez-la : c'est elle !
Elle autrefois si jeune ! elle autrefois si belle !

Elle au rire si doux, si joyeusement pur,
 Elle aux longs yeux si clairs dans leur profond azur,
 Elle dont la voix pleine, à présent chevrotante,
 Berçait si bien le cœur de sa note chantante !
 Quel autre qu'un ami devant ce spectre-là
 Dirait : C'est elle encor, c'est Berthe que voilà !
 Et pourrait reconstruire un passé plein de charmes,
 Avec ce deuil au front et dans les yeux ces larmes ?
 Qui pourrait reconnaître, ainsi défiguré,
 Ainsi chargé de nuit, le fantôme adoré ?
 Rien ne ressemble moins à Berthe qu'elle-même,
 Rien... que le souvenir ! s'il est un cœur qui l'aime !
 Ah ! vous qui serez vieille un jour, ayez pitié,
 Arrêtez votre rire entr'ouvert à moitié !
 S'il est une misère accablante, innomée,
 C'est d'aimer sans pouvoir jamais plus être aimée !

C'était fête en haut lieu : dans un salon en fleur
 Les chants se déployaient en hymnes de bonheur ;
 Seule, derrière tous, dans un coin reléguée,
 Appuyant contre un mur sa tête fatiguée,
 Berthe écoutait dans l'ombre, et, songeuse, pleurait.
 Aux rayons de son cœur son vieux front s'éclairait.
 Une autre palpitante et douloureuse gamme
 Au son des airs d'amour répondait dans son âme.
 C'étaient les souvenirs qui montaient par milliers,
 Rêves de ce qui fut, fantômes familiers,
 Poésie et parfum des choses envolées !
 Et le cortège aimé des heures rappelées

Versait son harmonie enivrante et passait ;
Et la jeunesse avec sa fièvre renaissait ;
Et c'était la beauté, puissante magicienne,
Et Berthe se mirait dans sa splendeur ancienne !
Mais soudain une voix fraîche la réveilla :
« Que fait donc dans ce coin la vieille que voilà ? »
Disait à son amie une femme accoudée,
En désignant du doigt la rêveuse ridée.
L'écho d'un petit rire argentin et moqueur
Glaça la pauvre Berthe et lui perça le cœur.
« Ah! vous avez bien fait, ô femme ! se dit-elle,
« D'interrompre et railler ma peine habituelle !
« Je revivais au son de mon passé rouvert,
« Je me sentais souffrir tout ce que j'ai souffert,
« Et j'oubliais qu'un front vieilli sert de risée :
« Il ne me manquait plus que d'être méprisée !
« Voile, ô sombre débris ! ô spectre rude à voir !
« Voile ton front ridé d'un triple voile noir !
« Pauvre reine d'un jour, ta couronne est tombée ! »

Et Berthe s'en alla, frémissante et courbée ;
Et les jeunes disaient : « Que venait faire ici
Cette vieille qui part, muette et sourde aussi ? »

L'ÉTRANGÈRE

Le fiancé suivait des yeux la fiancée.
En les voyant s'aimer, celle qu'on n'aimait pas,
L'Étrangère souffrit au fond de sa pensée.
Son âme s'éveillait à de nouveaux combats.
Le jeune homme était beau, belle la jeune fille,
Tous deux l'amour, tous deux l'orgueil de leur famille.
Leurs seize et vingt-deux ans ensemble entrelacés
Formaient une guirlande où leurs noms sont tressés :
Age de l'infini désir, du libre rêve !
Éveil mélodieux des âmes dans leur sève,
Où de doux entretiens cœur à cœur vont s'ouvrir ;
Ineffable trésor ensemble à découvrir !
L'Étrangère arrêtée et songeuse se pleure ;
Sa jeunesse est passée, elle en a manqué l'heure ;
Et pourtant qui peut dire, en la regardant bien,
Si du charme qu'elle eut il ne lui reste rien ?
Ce regard qui s'oublie, et se voile, et s'altère,
Rayonne, et, par moments, dit plus qu'il ne peut taire.
Cette ride à son front de l'angoisse est le pli ;

Ce sont les pleurs, non l'âge encor, qui l'ont pâli.
Et cette voix qui tremble et que l'on aime entendre,
C'est le jeune et limpide accent d'une âme tendre ;
Une force est mêlée à sa douce langueur ;
La jeunesse a passé du visage à son cœur ;
Sous la plainte apaisée on entend le murmure,
Comme un orage sourd qui s'éloigne et qui dure.

Vous qui vous en allez confiants deux à deux,
Oh ! si vous surprenez des larmes dans ses yeux,
Laissez, laissez passer ce trouble involontaire ;
Laissez se ressaisir cette âme solitaire !
O vous les fiancés, vous les élus, ô vous
Dont la vie est si belle et l'avenir si doux ,
Respectez ce regret qui se cache à soi-même,
Et soyez doublement heureux, ô vous qu'on aime !

SOUVENIR

Elle a vécu ; son cœur est froid,
Froide aussi sa forme mortelle ;
Sur elle déjà l'herbe croit,
Et cependant qu'elle était belle !

O souvenirs qui l'embaumez,
Revêtez l'idéale image !
Et vous, feuillets déjà fermés
D'un livre à sa première page,
Rouvrez-vous ! l'ombre qu'elle aimait
Vient sur sa tombe où tout se tait.

O brises des forêts lointaines,
Mêlez-vous au chant des fontaines !

Seule et souriante elle allait,
Taisant ses maux, prenant les nôtres ;
Son grand œil noir ne se voilait
Qu'au récit des douleurs des autres.
Elle savait si bien trouver,
Par l'âge enfant, par le cœur femme,
Le mot tendre qu'il faut à l'âme !
Ce mot-là nous faisait rêver ;
Et le soir nous suivions dans l'ombre
Ses pas à travers le bois sombre.

Oh ! combien elle aimait vos bruits,
Clameurs d'orage et vents des nuits !

Douce autant que charmante et fière,
Elle, qui savait tant aimer,
Mourut d'un regret solitaire,
Sans se plaindre et sans l'exprimer.
Aimante, et résignée et belle,

Qu'eût-il fallu?... L'ingrat passa !
Pauvre étrangère, ô Térésa !
Son secret, nul ne l'a su d'elle :
Autre Mignon, elle semblait
Rêver d'un ciel qui l'appelait...

O grandes voix des mers plaintives,
Murmurez lentes sur les rives !

ROSINA

SOUVENIR DES PYRÉNÉES

I .

Avec sa taille d'Espagnole
Elle avait un air noble et fin,
Une voix pénétrante et molle,
Un doux regard de séraphin.
Son abondante chevelure
Sous la mantille se cachait ;
Une blanche et chaste figure
Du cadre noir se détachait.

Là-bas, où le sentier s'efface,
Voyez ce cavalier qui passe...

II

Son attitude un peu lassée,
Ses deux bras croisés sur son cœur,
La fixité de sa pensée,
Visible à travers sa pâleur ;
Tout semblait révéler en elle,
Sous le voile qui lui convient,
Une âme ayant ployé son aile,
Mais une âme qui se souvient.

Là-bas, où le sentier s'efface,
Voyez ce cavalier qui passe...

III

Dans un site des Pyrénées,
Fleur sauvage éclose au midi,
Parmi les crêtes calcinées,
Sur les monts elle avait grandi.
Son pied avait gravi les faites,
Se marquant aux sommets neigeux ;

Le vent qui roule les tempêtes
Avait glissé sur ses cheveux.

Là-bas, où le sentier s'efface,
Voyez ce cavalier qui passe...

IV

C'était Rosina la servante ;
Pauvre orpheline, elle avait dû
Travestir sa beauté d'infante,
Incliner son front éperdu.
Mais le destin a des méprises
Dont le cœur souffre tôt ou tard ;
Fuyant ses compagnes surprises,
Rosina pleurait à l'écart.

Là-bas, où le sentier s'efface,
Voyez ce cavalier qui passe...

V

Peut-être, aux saisons de voyage,
Alors que respandit l'été,
Peut-être un jour sur son passage,
Un étranger s'est arrêté.

La voyant si triste et si belle,
Peut-être il aima Rosina ;
Peut-être il se fit aimer d'elle...
Et peut-être il l'abandonna.

Là-bas, où le sentier s'efface,
Voyez ce cavalier qui passe....

VI

Au creux du sombre précipice,
Le torrent gronde sous les pins ;
Malheur à l'imprudent qui glisse
Et qui roule jusqu'aux ravins !
Sous l'eau profonde qui l'emporte,
Il peut troubler, sans le savoir,
Le dernier songe d'une morte
Gisante au fond du gouffre noir.

Là-bas, où le sentier s'efface,
Voyez ce cavalier qui passe...

POÉSIES DIVERSES

A CAMILLE

Si le regret un jour fait pencher ton front pâle ;
Si ton âme est blessée à n'en pouvoir guérir ;
S'il te faut renier une image idéale
De laquelle on veut vivre et dont il faut mourir ;
Si la terreur du mal, si l'angoisse éternelle
Te rend la solitude impossible à porter,
Si quelque projet sombre enfin vient te tenter,
Souviens-toi d'elle ! souviens-toi d'elle !

Si l'abandon amer, si l'irritant silence,
Font se ronger ton cœur du passé qui n'est plus ;
S'il te souvient alors, dans ta double souffrance,
Et des serments donnés et des serments reçus ;
Si le brillant ingrat, si l'heureux infidèle,

Sachant ces maux soufferts, se raille de ta foi,
Ah ! pleure, si tu peux, sur une autre que toi :
Souviens-toi d'elle ! souviens-toi d'elle !

TU LUI REVIENDRAS

Une seule fois, un jour, tu l'as vue ;
Ton regard distrait ne s'en souvient pas.
Tu la reverras pourtant, l'inconnue :
Tu lui reviendras ! tu lui reviendras !

Tous deux étrangers, tous deux de passage,
Tu pris confiance et tu lui parlas.
Tu te souviendras de son doux langage :
Tu lui reviendras ! tu lui reviendras !

Fatigué du monde et l'âme abattue,
Sous le nom d'amis pleurant des ingrats,
Tu voudras trouver l'amie entrevue :
Tu lui reviendras ! tu lui reviendras !

LA BRANCHE DE TROËNE

Anneey.

C'était un clair matin ; nous allions pas à pas,
Toi rêvant au bonheur, moi rêvant à ma peine ;
Je ne t'écoutais point parler ; — tu t'en allas
Prendre une branche de troëne.

Puis tu revins à moi sur le bord du chemin ;
Un rayon inondait ta figure sereine.
Je souris en voyant la fleur ; et, de ta main,
J'ai pris la branche de troëne.

Le clair matin alpestre a fui ; — rendue aux miens,
Je n'entends plus au creux des grottes la fontaine ;
Tu ne te souviens plus ; mais moi, je me souviens
De cette branche de troëne.

CHANT

Hautes-Pyrénées.

Mon bien-aimé, ne viens-tu pas ?
Pour toi j'ai mis mon âme en fête ;
Des faux plaisirs n'es-tu point las ?
Mon bien-aimé, qui donc t'arrête ?

Si tu viens, nous irons tous deux,
Loin, bien loin, où le torrent gronde ;
Nous irons là, si tu le veux,
Oublieux, oubliés du monde.

Nous partirons, doux pèlerins,
Avant l'aube aux lueurs rougeâtres ;
J'aurai ta main dans mes deux mains
Pour gravir les sommets bleuâtres.

Le temps perdu pour le bonheur
Jamais, jamais, ne recommence ;
Mon bien-aimé, j'ai dans mon cœur
Autant d'amour que de clémence.

Dis-le moi, n'as-tu pas fini
Ta course effrénée et funeste ?
Mon bien-aimé, reviens au nid ;
Le plaisir fuit, le bonheur reste.

Mon bien-aimé, ne viens-tu pas ?
Réponds à la voix qui t'est chère ;
Il en est temps : bientôt, hélas !
Bientôt cette voix peut se taire.

Si je meurs, qui donc après moi,
Qui t'aimera comme je t'aime ?
L'isolement viendra pour toi :
Mon bien-aimé, songe à toi-même !

CHANT

Dans mon regard tes yeux se sont posés,
Et dans un rêve un jour nous nous parlâmes :
Rappelle-toi ce rêve de nos âmes,
Quand nos cœurs se seront brisés !

Rappelle-toi, quand viendront les tristesses,
Ce fugitif sourire du bonheur ;

Et laisse errer un mot consolateur
Sur tes plus intimes détresses.

Peut-être, à l'heure où tu rappelleras
De ton passé la vision suprême,
Elle, peut-être, y songera de même,
A l'heure où tu te souviendras.

Avoir un jour respiré dans un autre
Tous les parfums émanés de son cœur,
Avoir béni sa joie ou sa douleur,
Quel rêve ! Un jour ce fut le nôtre !

A UNE FEMME

Puisque tu ne peux pas guérir,
Veux-tu bien loin que je t'emmène ?
Tu ne diras rien de ta peine,
Et je te laisserai souffrir.

Ne redoute pas ma présence,
Je ne veux pas t'interroger ;
Tu peux prier, tu peux songer,
Tu peux pleurer dans le silence.

Mais, à force de l'éviter,
Si quelque nom se fait surprendre,
Je feindrai de ne pas comprendre,
Et tu pourras le répéter.

Nous gardons au fond de nous-mêmes
Chacune un regret étouffant :
Je sais ta peine, pauvre enfant !
Il ne t'aime pas, et tu l'aimes !

CHANT

Vois-tu bien, s'il t'a fuie, il t'aime encor, peut-être !
Vois-tu , peut-être il souffre aussi ;
Vois-tu, le souvenir perdu peut reparaître
Malgré le lointain obscurci.

Peut-être il garde aussi quelque larme sacrée ;
Peut-être, dans son cœur fermé,
Demeure ensevelie une image adorée,
Un doux fantôme bien-aimé.

Peut-être dans la nuit quand passe le silence,
Peut-être un rêvé lui revient ;

Et, se laissant charmer par la chère souffrance,
Peut-être alors il se souvient.

L'âme qui fut aimée, un jour se le rappelle,
Et ressonge au bonheur passé.

L'amour n'a qu'une page ineffablement belle :
Ton nom n'en peut être effacé.

CHANT

Pour pouvoir revenir comme un bien-aimé frère,
Il a fallu partir le cœur désespéré ;
Il a fallu voiler la vision trop chère :
Qui de vous a le plus pleuré ?

Pour pouvoir auprès d'elle à toute heure et sans trêve
Lui vouer à jamais un dévouement sacré,
Il a fallu chasser un impossible rêve :
Qui de vous a le plus pleuré ?

Pour pouvoir sans tristesse un jour et sans mystère
Lui parler d'un amour saintement inspiré,
Il a fallu le vaincre, il a fallu se taire :
Qui de vous a le plus pleuré ?

Pour pouvoir être fort contre une voix suprême
Qui lui disait au cœur, douce comme un soupir :
« Elle souffre peut-être, et peut-être elle t'aime... »
Il fallait, il fallait partir !

Pour pouvoir accepter sa pitié généreuse,
Sans ombre sur le front, au cœur sans repentir,
Pour pouvoir pardonner à qui la fait heureuse,
Il fallait, il fallait partir !

CHANT

Avant que rien ne décolore
Le charme et pour le consacrer,
Pendant que nous pouvons l'un l'autre nous pleurer,
Pendant que nous aimons encore,
Il faut nous séparer.

N'attendons pas la fin des choses,
La nuit qui vient couvrir le jour,
L'indifférent adieu prononcé sans retour ;
Prévenons les ennuis moroses,
La crainte après l'amour.

Se souvenir sans amertume,
C'est rêver et se transformer.
Le bonheur disparu que l'on sut embaumer
Comme un feu couvert se rallume :
Regretter, c'est aimer !

A M. AUGUSTE LACAUSSADE

Ne renions jamais nos amours effacées,
C'est le meilleur de nous qui reste enseveli ;
Dussions-nous ressouffrir nos souffrances passées,
Souvenons-nous des morts, gardons-les de l'oubli !

Ne blasphémons jamais nos ivresses éteintes !
Remontons le courant évanoui des jours ;
Laissons se ranimer d'ineffables empreintes ;
Ne profanons jamais nous-mêmes nos amours !

Ne nous trahissons pas : assez d'autres nous laissent !
Oh ! ne raillons jamais ce qui nous fit pleurer !
S'il est des souvenirs plus âpres qui nous blessent,
Il en est de si doux encore à respirer !

C'est quand le cœur se lasse, amoindri par la vie,
Qu'on insulte son rêve et qu'on n'a plus la foi.
Nos défaillances font notre misanthropie :
Ne plus croire au passé, c'est ne plus croire en soi !

VOIX DU PASSÉ

Voix de mon passé, voix rêveuses,
Remontez, remontez en chœur !
Je rouvre aux heures douloureuses
Les solitudes de mon cœur.
Des Esprits dans ma noire chambre
Palpitent ; j'entends leurs soupirs :
Comme une vapeur de novembre
Je respire mes souvenirs.

Les tristesses de mes pensées
Se dégagent, prennent un corps ;
Par le Temps, ombres divisées,
Elles passent comme des morts.
« Ah ! pauvre âme, me disent-elles,
Pauvre âme, quel fut ton fardeau !
Mais secoue à la fin tes ailes
Bien loin, par delà le tombeau ! »

Vous voilà bien, vous voilà toutes,
O défaillances de mon cœur,
Déchirements aigus, ô doutes,
Peine à la sombre profondeur !
Et toi, ma suprême misère,
Secret contre nul échangé,
Le Temps te conduit en arrière,
Ton œil trouble, ton front chargé.

Elle ! je la sens : la folie !
— Oh ! quelle étreinte ! — Mon regard
Ne voit plus, ne sait plus, s'oublie ;
Son rayon se brise au hasard.
Ma voix me semble un son étrange,
Un cliquetis de mots perdus.
Je parle, et leur sens se déränge ;
J'écoute, et je ne comprends plus.

Cette angoisse fixe, éternelle,
O fantôme qui m'apparais !
Dis, pour combien comptera-t-elle
Dans la somme de mes regrets ?
Palpitante, intime, acérée,
Elle a pris le meilleur de moi ;
Du fond de ma plainte ignorée
Résonne un rire plein d'effroi.

Mais silence ! ô voix grossissantes,
Je vous retrouve et vous reviens :

Ces peines par vous renaissantes
Sont miennes, et ces morts sont miens.
Comme une brise qui réveille
Les échos des lointains déserts,
Votre douceur triste est pareille
Au souvenir des maux soufferts !

CHANT

S'il est un ciel doux et clément,
S'il est un ciel où l'on oublie,
Où l'on trouve l'apaisement
Qui repose et réconcilie;

S'il est loin des sentiers humains
Une retraite ombreuse et sûre,
Bien cachée à tous les chemins,
Et qui s'emplisse de murmure ;

Oh ! laissez-moi, j'y veux courir !
J'y veux, dans une paix profonde,
Oublier que j'ai pu souffrir,
Oublier qu'il existe un monde !

ASPIRATION

Les lointains gris, les lointains gris,
Oh ! comme ils font rêver quand le vent passe et pleure,
Quand les cloches d'église au loin font tinter l'heure,
Frappant les airs de leurs grands cris !

Au lieu de vivre emprisonnée,
Que ne suis-je à l'air libre et sous les libres cieus,
Berçant ma plainte au bord des océans brumeux...
Oh ! bien loin que ne suis-je née !

CHANT

Senteurs des pins que la brise balance,
Paix des grands bois sous le jour affaibli,
Tranquillité des champs, profond silence,
Versez-lui, versez-lui l'oubli !

Fermez son cœur, influences sereines,
Taisez le nom dont il est trop rempli.
Chants des oiseaux, murmures des fontaines,
Versez-lui, versez-lui l'oubli !

O souvenirs ! effacez-vous pour elle,
Rêves trop chers de son printemps pâli.
Vents qui passez, touchez-la de votre aile,
Versez-lui, versez-lui l'oubli !

Qu'une autre rêve ! elle, il faut qu'elle oublie !
Ah ! pauvre cœur, sommeil désormais !
Rumeurs des soirs sur la mer assouplie,
Cieux brillants, versez-lui la paix !

PAR UN TEMPS GRIS

O temps triste de mon pays,
Hiver, hiver, je te salue :
J'aime le ciel brumeux et gris,
Les arbres morts, la terre nue.

J'aime vos rafales, ô vents
Qui hantez les nuits pluvieuses.

Du fond de vos gémissements
Sortent des voix mystérieuses.

Je les écoute et je les suis
A travers mes rêves sans nombre ;
C'est avec elles que je vis,
Comme les morts, moi presque une ombre.

Au-dessus du monde qui dort
Ma pensée erre et se promène ;
Et ce chœur au lugubre accord
Au sein de l'infini m'emmène.

Mes esprits au loin emportés
Échappent aux choses sensibles ;
Il me semble qu'à mes côtés
Des âmes chantent invisibles.

Ames des tombes, est-ce Dieu
Qui vous guide vers ma misère ?
Venez-vous pour me tenir lieu
D'amis que je n'ai pas sur terre ?

O vents, sifflez, ô ciel brumeux,
Verse-moi ta mélancolie ;
Ce qui fait tristes les heureux
Fait du bien à ceux qu'on oublie.

O neige, étends ton froid linceul,
Ton givre sur les fleurs couchées ;

J'aime, sous mon pas lent et seul,
Le bruit des feuilles desséchées.

LA VISION DE LA MORT

J'ai sous l'accablement broyé mon doux amour ;
Mon cœur, las d'espérer, s'ouvre à l'indifférence ;
L'âme s'use à l'amour à force de souffrance :
Pour en parler ainsi, j'ai souffert plus d'un jour !

Ceux que j'aurais aimés ont détourné la tête ;
J'ai senti près du mien leur cœur se refermer ;
Nul n'a compris mon rêve et n'a voulu m'aimer :
Ma jeunesse a passé sans lumière et sans fête.

L'oubli qu'on donne aux morts s'est fait autour de moi ;
Partout c'est l'abandon, partout la solitude ;
Je marche en mon linceul de peine, linceul rude :
Mon ombre me remplit elle-même d'effroi.

Mon ombre ! eh bien, voilà ma pâle et seule amie !
Spectre de mon pauvre être inutile et brisé :
Jour après jour je marque, à son pas épuisé,
De degrés en degrés la chute de ma vie.

La dernière ruine est bien longue à tomber !
Ainsi l'on voit trembler une fleur solitaire
Au sommet d'un débris fléchissant vers la terre,
Et sur lequel le vent passe sans la courber.

La moiteur des tombeaux s'imprègne à mes murailles,
Je sens l'humide froid qu'on éprouve au cercueil ;
J'entends le sifflement des noirs oiseaux de deuil,
Et sur ma tête plane un chant de funérailles.

La mort anticipée, assise à mon chevet,
Est là, je sens au front sa caresse hâtive ;
Mon cœur seul bat encor d'une mesure active,
Et souffre vaguement et comme s'il rêvait.

Le sentiment éteint d'une angoisse passée
Renaît ; je sens vibrer l'écho du souvenir,
Si lent à s'effacer, si prompt à revenir :
Oh ! l'âme habite encor ma poitrine glacée !

J'ai rêvé de bonheur à donner ; j'ai rêvé
De dévouement fidèle et d'humble sacrifice ;
Et voilà qu'un dernier rayonnement factice
Illumine un passé dont je n'ai rien sauvé.

Malheur à moi, malheur à ma vie en poussière !
J'aimais l'azur étincelant des cieux ! J'aimais
Ce que je ne vois plus ni n'entendrai jamais,
Les grands flots soulevant des gerbes de lumière.

La nuit lourde, la nuit sans étoiles des morts
Me drape de ses plis funéraires et sombres ;
Le saule échevelé penche ses larges ombres
Sur la terre bêchée où va dormir mon corps.

A UNE MORTE

Oh ! dors ton long sommeil paisible, âme ignorée !
Le secret de ton cœur est scellé dans le mien ;
La sœur qu'il te fallait, tu l'as bien rencontrée :
L'amitié te survit et ne trahira rien.

Ainsi que tu m'aimas je t'aime dans la tombe !
Ta sereine mémoire est un culte pour moi.
O rêveuse inconnue aux ailes de colombe,
J'évoque ta pensée et me souviens de toi !

Tu m'avais pressentie et tu m'avais cherchée
A travers tant de foule et tant de soins divers ;
L'Ange de poésie au cœur t'avait touchée,
Et tu berçais ta plainte aux larmes de mes vers.

Sois consolée, ô toi qui m'apparus si belle,
Et dont le charme encor demeure où tu passas !

Je te revois toujours légère et fine, et telle
Que tu remplis ma nuit quand tu la traversas.

Les saintes n'avaient pas de regard plus limpide,
Ni les anges du ciel de son de voix plus doux ;
L'éblouissement reste, ô vision rapide !
A toi le nimbe d'or, et la douleur pour nous !

A * * *

Dans la foule tes yeux l'auront en vain cherchée ;
Le *Jamais* est venu pour qui disait : *Toujours* !
Tu ne la verras plus, rêveusement penchée
Dans sa molle voiture aux coussins de velours.

Tu n'emporteras plus son regard dans ton âme,
Tu ne sentiras plus son amour te bénir ;
Et la pâle inconnue a cessé d'être femme
Pour retourner au ciel et n'en plus revenir.

Sans vous être parlé, vous étiez l'un à l'autre ;
Un regard vous liait du lien le plus fort ;
Mais nul terrestre amour ne se compare au vôtre :
Tu n'as pas su sa vie et ne sais pas sa mort.

Elle était belle, elle t'aimait, elle est passée,
Répandant la lumière en ton cœur ébloui ;
Tu n'as pas même un nom à mettre en ta pensée :
Le rêve est refermé, le charme évanoui.

Mais un pareil amour au ciel se continue ;
Son invisible égide en tous lieux te suivra ;
Ne demande jamais : Qu'est-elle devenue ?
A l'heure des périls son âme reviendra !

REPOS DANS LA CAMPAGNE

A MADAME A. MARRET

Au pied de la montagne agreste,
A l'ombre des hauts peupliers,
Je suis mes chemins familiers :
Là, j'ai clos ma vie et j'y reste.

Les bois me couvrent, je m'y plais ;
Je ne quitterais pas leur dôme,
Où l'oiseau chante, où l'air embaume,
Pour la coupole d'un palais.

Dans un pli du vallon cachée,
J'aime, aux approches du matin,
A voir poindre dans le lointain
Quelque ruine détachée.

O vieilles, ô chères forêts,
Bruits des brises dans les ramures,
Sources aux limpides murmures,
Combien je vous regretterais !

Et vous, ô mes fleurs favorites !
Je vous aime dans les grands blés ;
J'y forme des bouquets mêlés
De bluets et de marguerites.

Si, le soir, assise à l'écart,
Jé crois distinguer dans la brume
Quelque lumière qui s'allume,
Je rêve et la suis du regard.

J'oublie ici qu'il est au monde
Une belle et triste cité
Où l'âme n'a jamais goûté
Le calme d'une paix profonde ;

Où l'air bruit sinistrement,
Où, semblable au grand flux des houles,
Le tumulte morne des foules
Plane et gronde éternellement.

Rêver y fait mal ; chaque rêve
Est l'avant-coureur d'un regret :
Rien n'y guérit, rien n'y distrait
La pensée ardente et sans trêve.

Combien meilleur il fait ici
A l'abri des pleurs et des peines !
Le vent seul gémit dans les plaines...
Oh ! pour toujours restons ainsi !

A nos solitudes fidèles,
Écoutons, au tomber des jours,
Retentir en roulements sourds
La chute de nos cascates !

Bessous (Haute-Vienne).

PAYSAGE

MATIN

Assise près du lac aux vapeurs matinales,
J'écoutais la rumeur lointaine des hameaux ;
Une brise d'été courait par intervalles,
Et dans les prés brumeux paissaient les gras troupeaux.

Les petites maisons derrière les grands frênes
Ouvraient au jour naissant leurs volets à demi ;
Le regard s'imprégnait de ces teintes sereines,
Et le cœur respirait, doucement raffermi.

Un promeneur pensif, les deux bras en arrière,
Marquait son pas rêveur sur le gazon épais ;
Et son front par degrés reflétait la lumière,
Et j'y voyais sourire une belle âme en paix.

Je me rappellerai le discret paysage ;
Les oiseaux gazouilleurs saluaient le réveil ;
Blanche et bleue, en spirale, au-dessus du village,
La fumée en montant tournoyait au soleil.

Saint-Josse-ten-Noode.

SOIR

La lune élève à l'horizon
Son disque pur aux clartés pâles ;
En longues bandes inégales
Ses lueurs coupent le gazon.

A travers la brume et les ombres,
Sur les coteaux qu'elle blanchit,
Elle monte et se réfléchit
Dans la profondeur des bois sombres.

La voilà plus loin, la voilà
Entre les branches d'un vieux tremble ;
Elle se pose en haut ; il semble
Qu'elle veuille s'arrêter là.

Au-dessous le torrent se brise
Et miroite en rejaillissant ;
La lune illumine en passant
La claire vapeur qu'elle irise.

Quelle paix ! Qu'il fait bon ici !
O sympathique voyageuse,
Suspends ta course radieuse ;
Lune qui passe, oh ! reste ainsi !

A LA BRETAGNE

Pays aux souvenirs fidèle,
Je t'aime, ô vieux pays breton !
J'aime ta grandeur naturelle ;
Ton âpre et libre aspect m'est bon.
Dans tes forêts ou sur tes grèves,
Par tes champs déserts où je vais,

J'ai le site que je cherchais,
Je respire l'air de mes rêves.

A M. PAUL BOITEAU

Quel bonheur d'être jeune, et, sans savoir pourquoi,
D'en avoir l'âme en fête !
De répandre en passant un charme autour de soi,
Rien qu'en tournant la tête !

C'est un parfum léger : la jeunesse a le sien
Qui flotte et qui s'élève ;
Un geste le révèle, un mot suffit ; un rien
Fait éclore le rêve.

L'orage a beau gronder et paraître assombrir
L'éblouissante aurore ;
Après avoir souffert tout ce qu'on peut souffrir,
On veut souffrir encore.

C'est l'âge des grands airs et des grands sentiments,
Des fiertés irascibles ;
On a la fièvre en soi des plus beaux dévouements
Et des plus impossibles.

Sans mesurer l'espace et sans compter les jours,
Aux vents ouvrant son aile,
On se hâte, on veut voir ; la jeunesse a toujours
L'infini devant elle.

Laissez-la croire, aimer, vivre double, espérer,
Son rire a tant de charmes !
Il sera toujours temps, hélas ! de soupirer
Et de verser des larmes.

Laissez-lui l'horizon sans bornes et vermeil
Dont l'éclat lui ressemble :
Le printemps et les fleurs, la brise et le soleil
Sont faits pour être ensemble.

A UNE JEUNE FILLE

Viens, reste auprès de moi ! sur mon regard troublé
Attache ton regard limpide ;
Pose ton front si clair près de mon front voilé,
Ton sourire près d'une ride.

Viens ! chante à mes côtés, oh ! chante à demi-voix,
Oh ! chante ta chanson joyeuse !

Je me croirai bercée en rêve au fond des bois,
Sous la brise mélodieuse.

Laisse ta main mignonne et blanche dans ma main,
Comme une enfant fait à sa mère ;
Et ne t'étonne pas si, de mon cœur trop plein,
Il y tombe une larme amère.

Viens, bondissante et vive, ô bel ange aux grands yeux,
A l'onduleuse chevelure,
Viens, en riant toujours, me parler de tes jeux,
De ta félicité si pure !

Vois-tu, je m'oublierais près de ce doux tableau
De ton enfance immaculée...
Ainsi le frais lilas fleurit près d'un tombeau
Et parfume le mausolée.

SUR UN ALBUM

Dans sa triomphante jeunesse
La belle enfant aux grands yeux clairs

Marche fière, et son front se dresse
Comme font les épis tout fraîchement ouverts.

Inaltérable, insoucieuse,
Elle répand à plein rayon
Son innocence radieuse ;
Et sous son pas éclôt la blanche illusion.

O calme, ô lumineuse aurore,
Resplendis sur ce front charmant
Que l'aimable grâce décore !
Laisse-nous rêver longuement,
Nous que l'âpre déclin dévore,
O puissance adorable et sainte qui s'ignore !

SUR UN ALBUM

Au seuil de votre vie, ah ! puissiez-vous rester !
Que votre esprit soit gai, votre âme satisfaite.
Aimez, chantez les vers, sans jamais vous douter
De combien de douleurs la poésie est faite !

LA RÊVEUSE

A UNE CRÉOLE

L'œil fixe et ne regardant rien,
Inattentive et sérieuse,
Tout révèle dans ton maintien
Quelque peine mystérieuse.

Nos paroles n'arrivent pas
A ton oreille au loin distraite :
Tu sembles écouter tout bas
Le chant d'une autre voix secrète.

Ainsi réfugiée en toi,
A tout le reste indifférente,
Où s'en va ton rêve ? Dis-moi
Où pose ta pensée errante.

Ta vie encor de peu de jours
N'a point fléchi comme les nôtres
Sous le poids de chagrins trop lourds :
Songes-tu donc aux pleurs des autres ?

Sur le visage doux et clair
D'une compagne bien-aimée,

As-tu saisi comme un éclair
De tristesse inaccoutumée?

— Non ! je rêve au ciel azuré
De ma patrie éblouissante :
Voilà pourquoi j'ai soupiré,
Voilà pourquoi j'ai l'âme absente.

Lorsque seule je vais m'asseoir,
Baissant mes yeux mélancoliques,
Je m'enferme en moi pour mieux voir
Les grands horizons des tropiques.

Je songe aux brisements des flots,
Aux rocs où tintent les fontaines,
Au murmure des filaos
Sur les grèves des mers lointaines.

LA FLEUR HOLLANDAISE

Viens sur mon cœur, fleur douce et blanche,
Viens sur mon cœur, viens-y t'ouvrir ;
Moins délicate est la pervenche ;
Viens sur mon cœur, viens-y mourir.

Dans la serre haute et remplie
J'aurais cherché sans te trouver ;
Mais aux champs où je t'ai cueillie,
O ma fleur ! tu m'as fait rêver.

Pourquoi les fleurs, pourquoi les brises,
Pourquoi les vents roulant vers nous,
Ont-elles des senteurs exquises,
Ont-ils des bercements si doux ?

Tu m'as fait rêver dans l'espace,
De pays loin, bien loin de moi ;
On dirait l'infini qui passe,
Qui passe révélé par toi.

Ma rêverie est sans tristesse ;
L'air sur mon front vient voltiger ;
Je laisse aller ce qui m'opresse
Au gré de ton parfum léger.

Fleur lointaine, ô ma fleur aimée !
Tu ressembles au souvenir ;
Bienheureuse l'âme embaumée
D'un parfum qui ne peut finir !

PEINTE PAR ELLE-MÊME**UNE FEMME DU MONDE**

L'amitié me dit bonne, et l'amour me dit belle ;
J'ai de grands yeux brillants au regard velouté ;
Mes bandeaux enroulés sous la noire dentelle
Enchâssent de mes traits l'exquise pureté.

En ma svelte langueur j'ai des airs de sultane,
L'Orient étincelle en perle à mes colliers ;
Couchée au demi-jour sur ma longue ottomane,
Je fais éclore au cœur des rêves par milliers.

Ma voix a dans son timbre une étrange harmonie,
C'est un son pénétrant qui vibre doux et clair ;
On dirait le soupir d'une note infinie
Qui longtemps après moi demeure et remplit l'air.

Et j'ai pourtant aussi mes heures de tristesse,
Quand, seule à mon miroir, effeuillant l'avenir,
Je songe qu'ici-bas tout doit passer, tout cesse,
Et que ma beauté même un jour peut se ternir !

MENDIANTE DEVANT UN PALAIS

J'ai passé devant ta demeure;
Depuis longtemps il faisait nuit;
Tes horloges m'envoyaient l'heure,
Ton palais s'emplissait de bruit.

Tes lumières, partout accrues,
Faisaient paraître plus obscur
L'angle sombre du coin de rues
Où j'étais seule au pied d'un mur.

Il faisait froid, c'était décembre;
Le givre perçait mon lambeau;
Le feu flamboyait dans ta chambre
Et brillait sous l'épais rideau.

Enveloppés de leurs fourrures,
Tes gais convives s'élançaient
De leurs somptueuses voitures,
Qui, chaque fois, m'éclaboussaient.

J'avais faim, j'étais épuisée,
Le besoin aiguïsait mes maux;

Et je voyais à ta croisée
Tes valets chargés de plateaux.

Des femmes à blancheur de cire
Acceptaient ton bras tour à tour;
Je comprenais à ton sourire
Que vous contrefaisiez l'amour.

Ces magnifiques inconnues
Scintillaient sous le diamant :
Sur leurs épaules demi-nues
Circulait ton regard d'amant.

Une musique enchanteresse
A flots pressés vous emportait,
Prolongeant son écho d'ivresse
Jusqu'à l'angle qui m'abritait.

Et j'étais là, souffrante et blême,
Inerte comme un trépassé,
Songeuse et rentrée en moi-même,
Me souvenant de mon passé.

Autrefois aussi j'étais belle,
Plus belle sous mes longs cheveux
Que ces femmes sous leur dentelle,
Qui n'ont d'âme que dans les yeux.

Mais j'aimais ! et dans ma tendresse
J'étais victime, et pour jamais !

Voilà leur force et ma faiblesse :

- Ces femmes n'aiment pas : j'aimais !

Malheur à l'âme qui révèle

Le doux rêve qu'elle a formé !

Quand l'homme se montre fidèle,

C'est qu'il aime et n'est point aimé.

SONNET

Bronze-toi, souffre à l'ombre, et, pour tous insensible,

Souris à qui te hait, sois calme en ta fierté;

Tais-toi, ne tente point une lutte impossible :

Comme on aime l'éclat, aime l'obscurité.

Laisse la foule en bas; demeure inaccessible;

Demeure impénétrable et demeure indompté.

Que ton secret soit peine ou bonheur indicible,

Garde l'indifférence et la sérénité.

Masque-toi, revêts-toi d'une implacable armure;

Quel que soit dans ton cœur le nom de ta blessure,

Étouffe le cri sourd, ne le trahis jamais.

Si trop lourd est le poids en ton âme orageuse,
Va par les sentiers verts, par la vallée ombreuse :
Là tu pourras être homme et défaillir en paix.

RÉPONSE

Ne vous contraignez pas, laissez-moi ma tristesse,
Chantez joyeusement et sans vous attendrir;
Vous dont l'âme est sereine, ô vous que rien n'opresse,
Ne nous arrêtez pas à qui semble souffrir.
Pour aller parmi vous je suis trop peu des vôtres,
Ma place est un coin noir, j'y reste et m'y conviens;
Mon deuil ferait une ombre à la gaieté des autres,
Vous marchez en avant, et moi je m'en reviens.
Je sais le dernier mot des choses de ce monde,
Le soleil s'est pour moi couché depuis longtemps,
Et mon cœur est tombé dans une nuit profonde :
Mon hiver ne veut point glacer votre printemps;
Brillez ! et laissez-moi m'éteindre : il en est temps !

A CELUI QUI N'EST PLUS

Vous n'êtes plus pour lui prêter courage,
Vous qu'elle aimait et qui l'aimiez !
Et la voilà luttant contre l'orage
Que de loin vous lui montriez.

Tout lui manque et tout l'abandonne,
Nul cœur ne s'ouvre et ne se mêle au sien ;
Le vôtre seul le comprenait si bien :
Vous mort, elle n'a plus personne.

Dans cette foule, hostile aux cœurs souffrants,
Et si prodigue en faux sourires,
Les moins mauvais sont les indifférents,
Les plus aimés, ce sont les pires.

Vous le disiez avec des mots si doux
Pour la chère enfant affligée,
Que chaque fois, en sortant d'avec vous,
Elle avait l'âme soulagée.

O voix perdue, et qu'en rêve j'entends !
O pitié pour jamais absente !

Le temps n'a pas pris mon regret; le temps
Au lieu de l'affaiblir l'augmente !

Vous n'êtes plus, vous n'êtes plus, je vais
Ainsi qu'une pauvre âme en peine;
Nulle autre main ne vient, aux jours mauvais,
Comme la vôtre dans la mienne !

A MES MORTS

Vous, âmes qui m'avez connue,
Vous les vivants devenus morts,
D'en haut vous voyez mes efforts
Sur terre où je suis retenue.
A présent au fond de mon cœur
Vous pouvez mesurer ma peine;
Vous me voyez dans mon malheur
Marcher, sans que rien me soutienne !

Oh ! puisque, sans espérer rien,
De nulle tendresse abritée,
Je vais seule, déshéritée
De toute joie et de tout bien;

Oh ! venez occuper mes heures,
Autour de moi remplissez l'air,
Ames des morts, ombres meilleures
Que les vivants au cœur de fer !

Oh ! si je puis, laissez-moi croire
Que vous, les morts, vous me pleurez :
Mes jours sont si désespérés,
Et ma solitude est si noire !
Dans l'accablement où je suis,
Détresse d'âme où je succombe,
Laissez-moi croire, si je puis,
A quelque amitié d'outre-tombe !

A BÉRANGER

Ah ! pauvre vieux grand cœur, si vite méconnu,
Tu ne tressailles plus au bruit de nos victoires.
Ta chanson n'est plus là pour célébrer nos gloires..
— A peine en est-il un qui s'en soit souvenu !

Elle qui fut ta muse et qui fut ton génie !
Elle ton dernier rêve au bord de ton cercueil,

Elle ta seule idole, elle ton seul orgueil,
Ta France bien-aimée, ingrante te renie !

O canon d'Austerlitz, canon de Marengo,
L'autel de la patrie a perdu son prophète !
Cris de triomphe, ô vous dont il fut l'interprète,
Vous venez retentir en vain sur son tombeau !

La lyre de Tyrtée est là : rien n'y résonne !
Ensemble ils ont perdu, doux poète endormi,
La France son conteur, le peuple son ami :
Tu ne vibreras plus pour elle, ni personne.

LA DÉLAISSÉE

Ceux que j'aimais m'ont délaissée;
Après l'amour, c'est l'amitié,
Elle aussi ! qui s'est éclipsée,
Hélas ! et sans avoir pitié !

Ma porte à jamais reste close;
Il n'est plus de pas familier;
On n'entend plus de voix qui cause,
Discrète et douce, à mon foyer !

Silencieuse est ma demeure;
L'un après l'autre ils ont tous fui :
Seule à me souvenir je pleure
Ma noire peine et mon ennui.

Après tant de bruit et de monde,
L'abandon où mon cœur se perd,
La solitude est plus profonde
Que si j'étais en un désert.

Après tant de serments parjures
Simulant la sincérité,
Je suis laissée à mes blessures :
C'est l'oubli seul qui m'est resté.

Tous les noms chers à ma mémoire,
Que j'aimais tant à prononcer,
Hélas! sont une vieille histoire
Que chaque jour vient effacer.

Que je vive ou que je sois morte,
En proie à mon regret rongeur,
Qu'importe à mes amis? qu'importe?
Ils ont marché sur mon bonheur!

Ils vivent ailleurs dans la joie;
Ils sont heureux autant qu'ingrats :
Si par hasard je les coudoie,
Ils ne me reconnaissent pas.

Il me semble que c'est un rêve :
J'attends, et sans savoir pourquoi.
Habitues que l'on m'enlève,
Je vivais plus en vous qu'en moi.

Avec ma tendresse infinie,
J'ai plus d'amour qu'il n'est besoin.
Qu'ai-je fait pour être punie ?
J'aimais, et l'on ne m'aimait point !

REMERCIEMENT

Vous qui m'avez comprise et qui m'avez aimée,
Amis inattendus, famille parsemée
Dont la voix sympathique à mes larmes répond,
Oh ! vous ne savez pas le bien que vous me faites !
Merci du fond de l'âme, ô mes amis ! Vous êtes
Une brise du cœur qui rafraîchit mon front.

FIN.

TABLE

PRÉFACE..	5
-------------------	---

IMPRESSIONS DE LA MER

Les Ames..	9
Retour de pêcheurs..	13
Souvenir d'Ostende.	15
Apparition.	16
Promenade en mer..	19
Au large!.	20
Roulement des flots.	21
Souvenir d'Étretat.	23
Noémi. — La tempête..	24

POÈMES

Heures de nuit.	29
Elle..	34
Encore Elle.	57
L'innocente.	75

Deux Sœurs.	81
L'Exilée.	86
Berthe la Vieille.	87
L'Étrangère.	90
Souvenir.	91
Rosina.	93

POÉSIES DIVERSES

A Camille.	97
Tu lui reviendras	98
La Branche de troëne	99
Chant.	100
Chant.	101
A une femme.	102
Chant.	103
Chant.	104
Chant.	105
A M Auguste Lacaussade.	106
Voix du passé.	107
Chant.	109
Aspiration.	110
Chant.	110
Par un temps gris.	111
La Vision de la Mort.	115
A une Morte.	115
A ***.	116
Repos dans la campagne.	117
Paysage. — Matin	119
— Soir.	120

TABLE.

145

A la Bretagne.	121
A M. Paul Boiteau.	122
A une jeune Fille.	123
Sur un Album.	124
Sur un Album.	125
La Réveuse.	126
La Fleur hollandaise.	127
Peinte par elle-même. — Une Femme du monde.	129
Mendiant devant un palais.	130
Sonnet.	132
Réponse.	133
A celui qui n'est plus.	134
A mes Morts.	135
A Béranger.	136
La Délaissée.	137
Remercement.	139

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

**THIS BOOK IS DUE ON THE LAST DATE
STAMPED BELOW**

**RENEWED BOOKS ARE SUBJECT TO IMMEDIATE
RECALL**

NOV 10 REC'D

LIBRARY, UNIVERSITY OF CALIFORNIA, DAVIS

Book Slip—Series 458



3 1175 03492 6975

N^o 842600

Blanchecotte, A.M.S.
Nouvelles poésies.

PQ2197
B63
A17

LIBRARY
UNIVERSITY OF CALIFORNIA
DAVIS

